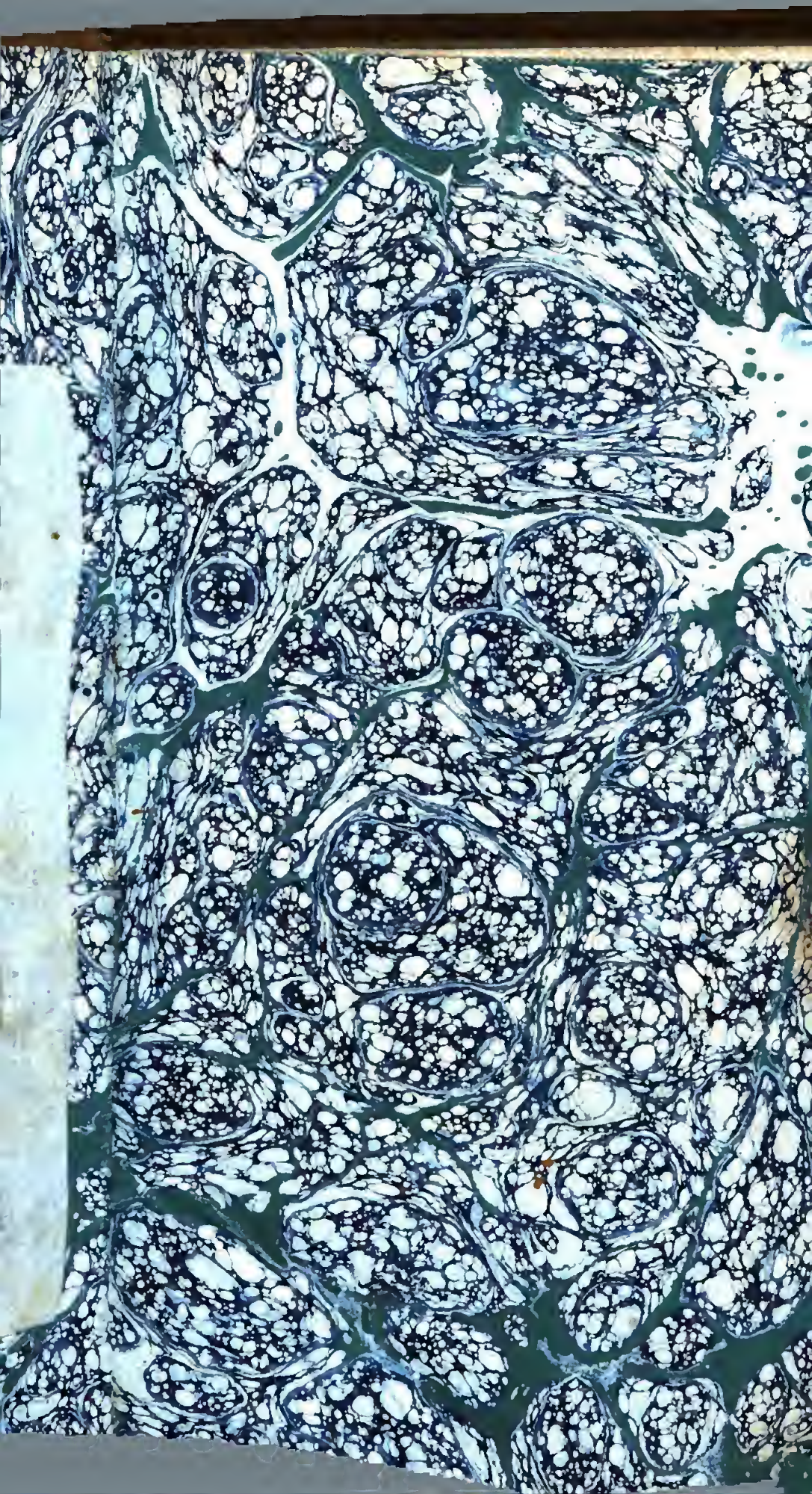
6



PART X 117

L'HOTEL GARNI

J 69127

L'HÔTEL GARNI,

OU

LES SCÈNES DE LA VIE.

PAR Madame SUR...,
Auteur de la FAMILLE DE NANCY.

TOME SECOND.

A PARIS;

Chez J. CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, 1ere. Galerie de bois, N°. 188.

1807.

L'HÔTEL GARNI.

CHAPITRE I.

Le roman.

J'AVAIS lu dans les petites affiches, l'analyse d'un roman nouveau, le prix en était indiqué 30 sols le volume..Aussitôt un calcul avide m'enrichit en spéculation, et je me dis : pourquoi ne ferai-je pas aussi un roman ? J'ai de l'imagination, je connais la société et surtout le cœur humain, mon étude favorite a toujours été d'en sonder les replis; écrivons.

Je saisis ma plume avec vivacité, et me plaçant à une petite table, qui me servait de bureau, je pris l'attitude imposante d'un auteur. Le titre d'abord ? — Je l'ai trouvé. Le plan ? — En faut-il un ? — Sans doute où vous n'aurez ni rime ni raison. — De la rime, je n'en veux point; de la raison, en faut-il tant pour réussir en ce monde. — Il faut amuser pour plaire, et l'on n'amuse pas en déraisonnant. — J'ai connu des fous très aimables. — Les gens sensés ne vous liront pas. — Tant pis pour eux. — Et pour vous. — J'étonnerai, et l'on me lira ; des évènemens bien fabuleux, bien incroyables, exciteront la curiosité, occuperont le désœuvrement. — Vous avez de la présomption ? — Il en faut un peu pour entreprendre quelque chose. — Vous avez aujourd'hui la fièvre d'écrire, puissiez-vous ne pas vous en repentir ? —

Quelques mains de papier commun, le sacrifice d'un tems que je ne trouve pas à employer d'une manière plus utile, ne peuvent pas me causer de grands regrets. — On vous critiquera. — Tant mieux, si la critique est juste j'en profiterai. — Aux entêtés les réflexions sont inutiles, je vous quitte. — Au revoir. J'étais comme on le voit en conversation, mais avec qui? Avec mon amour-propre, qui craignant les suites de ma démangeaison d'écrire, cherchait à m'effrayer sur les inconvéniens qui pouvaient en résulter ; jamais il ne m'avait parlé peut-être d'une manière aussi raisonnable, et cependant, jamais je ne fus plus sourde à ses conseils; lorsqu'ils commençaient à m'ébranler, ma plume faisait machinalement un calcul additionel qui me prouvait que douze cents exemplaires à trente sols me produiraient dix-huit cent francs,

et que les frais d'impression, etc. ne devant se présumer qu'à six cents livres, il m'en resterait douze cents de bénéfice; cette preuve d'arithmétique échauffait mon imagination, et je décidai irrévocablement que j'allais grossir la liste, déjà bien volumineuse, des auteurs; laissant à la critique et à la postérité le soin de joindre à cette qualité, l'adjectif de bon ou de mauvais. J'écrivis; les cinquante premières pages coulèrent de ma plume avec une facilité, bien encourageante, puis tout-à-coup mes idées restèrent dans l'inertie, rien ne se présentait à mon imagination, elle était réellement glacée, et les efforts que j'avais faits pour accumuler évènement sur évènement, semblaient l'avoir épuisée; cependant je n'étais pas femme à quitter ignominieusement la plume, je ne fis que réparer mes forces par un peu de repos; et

rentrant courageusement en lice, j'eus la gloire de terminer mon ouvrage en deux mois de tems; ce premier succès m'enorgueillit un peu, bientôt, me disais-je, je pourrai compter parmi les femmes célèbres qui ont enrichi la littérature, de leurs charmans ouvrages; même en mourant de faim on peut parvenir à la gloire. Mais que dis-je? N'ai-je pas éloigné pour long-tems la misère, par mon travail! Douze cent francs qu'il doit me produire, ne me suffiront-ils pas pour solliciter quelque place où il ne faudrait qu'un petit cautionnement? Semblable à la laitière, je bâtissais déjà les plus rians châteaux en Espagne. Levant orgueilleusement la tête, et mon manuscrit sous le bras, je m'acheminai pour aller chez un imprimeur qui se chargeait volontiers des romans. Toute occupée de l'importance de ma visite, j'avais en-

core moins soigné ma toilette que de coutume et ce ne fut qu'au regard dédaigneux de l'imprimeur, que je m'apperçus que mon chapeau de velours n'avait pas été brossé, et que mon schall avait éprouvé un acroc. Cependant malgré la défaveur de mon costume, je comptai sur l'originalité de mon manuscrit, et sur le soin que j'avais mis à le rendre piquant, et je proposai présomptueusement à l'imprimeur de se charger de l'imprimer pour mon compte sans me demander d'avances, et de se rembourser sur les premiers fonds que la vente de l'ouvrage produirait. Est-ce une traduction? me demanda-t-il. — Non; c'est une production neuve. — Et c'est de vous? — Assurément. — Votre nom est-il connu, et avez-vous déjà écrit? — C'est mon premier ouvrage. — Tant pis, je ne m'en chargerai pas. — Lisez le avant

de prononcer anathême contre lui. — Mon tems est précieux, et je le consacre à des entreprises utiles. Mais voilà l'adresse de quelques-uns de mes confrères, voyez s'ils veulent en courir les risques.

Je repris tristement mon rouleau, et je m'adressai à d'autres imprimeurs, tous me firent la même réponse, on m'offrait de s'en charger en payant moitié des frais, mais c'était une chose de toute impossibilité; je pris le parti d'aller voir quelques libraires; je vendrai à moitié prix me disais-je, mais au moins le produit alimentera mon imagination, je créerai un autre ouvrage que je pourrai faire imprimer à mes frais. Cependant un peu moins convaincue du succès qu'à ma première démarche, je ne me présentai chez le libraire qu'avec timidité, c'était un

homme honnête il me reçut bien, m'observa qu'il fallait lui donner le tems de juger l'ouvrage, avant de pouvoir me répondre ; sa demande était juste, je lui confiai mon manuscrit ; huit jours après j'y retournai palpitante d'espoir ; le libraire me fit différentes observations et finit par trouver le ton de l'ouvrage trop gai. Je revins chez moi fort triste et très disposée à écrire dans le genre lugubre, me remettant donc à corriger mon manuscrit, j'en soignai davantage le style, et trouvant à y placer quelques chapitres pathétiques je m'évertuai à le rembrunir. Satisfaite de mon nouveau travail, je parcourus un cercle de libraires, mais les uns le trouvaient trop triste, d'autres y voyaient matière à censure, et chaque fois que je revenais, je travaillais le pauvre ouvrage. Ou les uns voulaient des phrases de moins, et

d'autres des chapitres de plus; je désespérais presque de le perfectionner au point de le rendre agréable à tout le monde, lorsque je me rappelai de la fable du bon *la Fontaine*, du Meûnier, de son fils et de son âne; la morale de cette fable, me convainquit que c'était une folie, que d'espérer réunir les suffrages, et je résolus de laisser le roman tel qu'il était. Sur ces entrefaites, ma propriétaire, véritable descendante d'Harpagon, vint me signifier, qu'elle était mécontente de mon peu d'exactitude, et que depuis que j'étais devenue *femme de plume* je payais bien mal mes loyers. Toute atterrée de cette incartade, je résolus de sacrifier à ma tranquillité présente, le cher objet de mes espérances futures, et m'acheminant chez d'autres libraires, je finis par traiter de mon manuscrit à un prix si médiocre, qu'il n'y avait que l'ex-

trême besoin où je me trouvais qui put me déterminer à accepter un pareil marché. Peu de tems après j'eus la jouissance de voir la lettre initiale de mon nom imprimée à la tête d'un volume in-12 ; la critique n'en parla pas, c'était un nom inconnu, ou plutôt, on ne pouvait pas le deviner; ainsi les éloges n'auraient eu aucun but, aussi ne lui en prodigua-t-on point. Mais le libraire trouva moyen de placer presque toute l'édition, et ce ne fut pas sans convoitise que j'appris qu'il avait gagné quarante louis, tandis que moi...Mais pourquoi se plaindre? N'a-t-il pas été décrété dans l'éternité des siècles que l'on dirait en proverbe : *gueux comme un peintre, sec comme un auteur* ! Apparemment que les richesses en leur donnant des idées trop matérielles, obstrueraient leur cerveau, au lieu que

dégagé des fumées produites par une nourriture trop succulente, les conceptions sont plus hardies, et les pensées plus lumineuses ; contente de cette belle solution, je me mis à écrire un traité sur la Tempérance, bien résolue de bénir le sort, qui me restreignait à un ordinaire exigu, présumant que c'était un sentier de plus qui m'était offert, pour parvenir au temple de mémoire. Sans me décourager, par les inquiétudes que m'avait causé mon premier ouvrage, je me mis de suite à en recommencer un autre, comptant sur la bonne volonté d'un libraire, et l'indulgence du public pour lui donner quelque valeur ; nous verrons par la suite si mon ardeur pour le travail fut couronnée par le succès; quant à présent je crois nécessaire de terminer le chapitre de mes confidences, dont l'ingé-

nuité a peut-être fait bailler déjà plus d'un lecteur, fort mécontent de ma ténacité à vouloir l'endormir malgré lui.

CHAPITRE II.

Le billet de loterie.

NEUF *cent cinquante cinq livres pour douze sols.* Cette phrase fut si souvent repétée à mes oreilles, un matin où j'étais sortie pour quelques affaires, qu'impatientée, d'une promesse aussi flatteuse et si peu réelle, je dis avec humeur au porteur des douteuses lettres de change sur la loterie; vous faites venir l'eau à la bouche, mais vous n'éteignez pas la soif. Palsambleu! ma petite dame, me répondit-il, je veux gagner votre pratique, prenez-moi ce billet de

vingt-quatre sous, et si vous n'avez pas bonne chance, je m'engage au prochain tirage à vous en laisser choisir trois pour rien. L'air d'assurance avec lequel cet homme me parlait, un peu d'espérance, un certain pressentiment, presqu'irrésistible, me fit porter machinalement ma main à ma bourse et j'en tirai les vingt-quatre sols désirés; le vendeur insista pour avoir mon adresse disant qu'il comptait bien me venir demander son pour boire, je la lui donnai; je suivis ma course, et ne calculai pas sans plaisir, que ma démarche avait réussi, et que peut-être un autre succès m'était préparé; en m'en revenant je jettai les yeux sur le cadre doré d'un buraliste, la loterie était tirée; ô bonheur! J'avais un terne.., Que d'argent à recevoir? Désormais, mon

hôtesse ne me fera plus de reproches ? Je pourrai écrire et faire imprimer à mon compte, sans craindre les regards dédaigneux de messieurs les imprimeurs ?

Et d'encor en encor, j'établissais déjà les spéculations les plus heureuses, j'en touchais les résultats, j'achetais une petite maison de campagne, comme celle de Simonide, et je m'y retirais philosophiquement pour y vivre en société avec les muses ; ce plan me riait et je ne doutai nullement de le réaliser avant peu de tems, je ne fus pas long-tems à parcourir la distance qui devait me ramener chez moi, en entrant je sautai au cou de la bonne Elisabeth, qui toute surprise de ce mouvement d'enthousiasme, ouvrait ses yeux de toute leur gran-

deur pour deviner ce qui pouvait ainsi me rendre contente ; le billet heureux, que je déployai bien vîte la mit au fait du motif de ma joie. Sa manière de voir était si différente de la mienne, que tous ses projets se bornaient à parcourir les recoins de notre petit logement, pour savoir où elle pourrait cacher plus sûrement notre trésor ; trois jours après je palpai le bienheureux métal qui change si inopinement la destinée des pauvres mortels ; Elisabeth me sollicita tellement, que je consentis à lui en laisser serrer une partie, le tiers fut employé à monter décemment ma garde-robe, et à nous donner les choses d'urgente nécessité; le vendeur ne manqua pas de venir, comme on le pense bien, me féliciter sur la bonne fortune dont il était la première

cause

cause ; sa visite était intéressée ; à mon tour, je le rendis le plus content qu'il me fut possible.

CHAPITRE III.

Les petites affiches.

Mon goût me portait à écrire, et tous les matins j'allais rafraîchir mon imagination, et puiser des idées riantes dans une promenade aux Thuileries; un livre et quelquefois mon déjeûner dans ma poche, me donnait les moyens d'y passer quelques heures agréablement. Pour être au courant des nouvelles, j'y lisais le journal, et quelquefois les petites affiches pour exercer mon intelligence à saisir le mot des charades, énigmes, et logogriphes, qui y sont contenus. Un jour donc, où je parcourais ce dernier journal, j'y lus l'article sui-

vant : « une dame seule désire trouver une personne qui soit à même de donner une éducation distinguée à deux jeunes personnes qui seront confiées à sa direction, on donnerait la préférence à quelqu'un de la classe malheureuse, qui a parcouru tous les sentiers de l'adversité, si la personne convient, les égards que l'on aura pour elle, et le soin qu'on aura d'assurer son existence future, ne lui laisseront rien à désirer. » Je tressaillis de joie en lisant cet article, il semblait avoir été dicté en ma faveur, et comparant les avantages solides qu'il offrait, aux résultats douteux attachés au métier d'auteur, je résolus de sacrifier les muses à Plutus. Je revins faire une toilette recherchée, et me rendis à l'adresse indiquée ; on m'introduisit auprès d'une femme de bonne mine, qui me reçut avec cette aisance, et ce ton de la bonne compagnie qui annonce, qu'on peut appré-

cier, ceux qui la connaissent et qui en font partie; j'offris mes talens, j'en fis l'énumération, avec moins de jactance que de réserve; on me pria d'accorder quelque tems pour me juger, et de vouloir faire précéder notre traité d'une connaissance plus intime. La demande était juste j'y acquiescai; et certes les offres que l'on me faisait méritaient bien de ma part un peu de complaisance, non seulement on m'assurait cinquante louis par an, ma domestique pour me servir, un charmant appartement, et la table la plus délicate, mais on m'assurait encore douze mille francs au bout de six ans, terme que l'on croyait nécessaire pour completter l'éducation des jeunes personnes dont l'une avait dix ans, et l'autre treize, du reste tout annonçait dans cette maison l'extrême opulence, jointe au bon goût; des meubles superbes, un domestique nombreux,

voiture, cuisinier. Depuis long-tems mes yeux privés de cet appareil flatteur de la richesse, furent satisfaits dans cette matinée, je souscrivis à tout ce que madame Dourlis me demandait, qui était de venir pendant un mois, passer trois jours de la semaine chez elle, d'y donner quelques leçons préliminaires à ses enfans, et l'on me ramena chez moi dans la voiture de madame. Ce fut pour le coup un sujet d'extase pour la pauvre Elisabeth que de voir un grand nègre descendre lestement de derrière la voiture pour m'ouvrir la portière, et me demander à quelle heure il faudrait venir me chercher le surlendemain. Je donnai mes ordres, et je rejoignis Elisabeth qui crut que pour cette fois j'avais au moins gagné un quaterne; je lui expliquai l'énigme, qu'elle ne pouvait comprendre, et comme elle devait être comprise dans le traité,

la peur qu'elle avait d'abord eu d'être forcée de me quitter, fit bientôt place aux transports de la joie la plus grande, ce fut à son tour de calculer. Douze mille francs! s'écriait-t-elle, en sautant de joie, *oh que nous serons riches!* Quant à moi; mes idées prenaient une teinte plus élevée et moins sordide, je pensais que j'allais enfin jouir des avantages de la maternité; former de jeunes plantes à la vertu, épurer, affermir leurs principes, les prémunir également, et contre l'ivresse de la prospérité et contre les revers qui subjuguent les ames faibles et pusillanimes, telles étaient les réflexions qui m'occupaient et auxquelles j'aimais à me livrer; ce ne fut pas non plus sans sourire que je me fis l'application de cet ancien proverbe : *L'homme propose et Dieu dispose.* Mon billet de loterie avait développé chez-moi la démangeaison

d'écrire, un article des petites affiches transformait l'auteur en institutrice, lequel des deux partis était le meilleur; c'est ce que nous saurons par-la suite, en attendant parcourez en idée avec moi, tous les châteaux en Espagne que mon imagination se plut à bâtir, et vous aurez peut-être quelque fatigue au bout du voyage, car cet ardent architecte, en créa tant et plus.

CHAPITRE IV.

Les fleurs couvrent quelquefois les précipices.

EXACTE à me conformer aux conditions proposées par madame Dourlis, je ne manquais pas les jours convenus de faire mes efforts pour captiver l'amitié et la confiance de mes futures élèves ainsi que l'estime de leur respectable mère ; le contentement était réciproque, et l'époque fixée pour m'installer entièrement, fut devancée par l'impatience de madame Dorlis ; les égards que l'on me témoignait étaient si multipliés, que mon bonheur me

paru

parut cette fois devoir être assuré; dans le premier mois de ma résidence je n'eus d'autre chagrin que d'être séparée de mes élèves pour quelque tems, leur maman ayant déclaré qu'elle ne pouvait résister plus long-tems aux instances d'une de ses sœurs qui désirait avoir ses nièces pendant plusieurs mois; il me semblait convenable d'accompagner ces jeunes personnes; mais ma société était devenue si indispensable à madame Dourlis, que pour tous les biens du monde elle n'aurait pu se décider à passer plusieurs jours sans moi. Je restai donc, et mes occupations n'étant pas assez multipliées pour ne pas me laisser beaucoup de momens de libres; j'en profitai et j'écrivis un petit roman allégorique, dont le mérite était de peindre avec vérité des person-

nages très marquans, la gaieté de mon imagination, donnait de la chaleur à la touche de cet ouvrage, et redoutant peu la malignité, qui pouvait supposer des intentions malveillantes à l'auteur, je me proposai de garder dans mon portefeuille ce manuscrit dont le mérite ne pouvait être senti que par un petit nombre d'individus ; la lecture que j'en faisais confidentiellement à madame Dourlis, lui donna une si haute opinion de mes talens, que dès ce moment, elle me choisit pour son sécrétaire intime;chaque matin, j'activais sa correspondance, la conversation animait notre société pendant la journée ; le soir je lui lisais tout haut mes ouvrages, et le plaisir qu'ils lui causaient, enflait un peu mon amour-propre. Ainsi les jours et les semaines s'écoulaient

avec une rapidité qui m'impatientait, j'aurais voulu que le tems rallentit sa marche, afin de me laisser mieux jouir de mon bonheur. Je m'attachais sans défiance à celle dont le plus grand plaisir était de prévenir mes désirs, je retrouvais la vivacitée de mes jeunes années, pour lui exprimer ma reconnaissance, que mon cœur sentait encore mieux que je ne la lui peignais, ainsi nos heures étaient tissues par la parque bienfaisante qui tient en sa main des fuseaux de soie. Souvent je surprenais ma bienfaitrice, les yeux attachés sur moi avec une émotion si tendre, que j'en concluais en faveur de sa sensibilité; que ne savais-je mieux lire dans le cœur humain; ou plutôt, que n'ai-je toujours ignoré à quels excès la passion peut emporter? A

travers les petits soins et les prévenances dont madame Dourlis m'accablaient, il y en avait de si exagérés que si son sexe ne m'avait rassuré sur ses intentions j'aurais pu la prendre pour l'amant tendre et délicat, qui ne veut pas laisser le tems de former un désir à l'objet dont il est épris ; j'ignorais, ou du moins je n'avais que des idées bien vagues, sur des monstruosités, qu'il appartenait à notre siècle de rendre fréquentes ; comment aurais-je pu deviner que j'étais à la veille de voir en réalité, des sentimens dont je n'avais jamais pu concevoir la possibilité ; souvent dans les éloges que madame Dourlis donnait à ma muse, elle m'appelait sa chère Sapho ; sans me croire les talens de la belle Grecque, j'étais cependant flattée de

la comparaison, mais combien j'en aurais rougi, si j'en avais deviné le sens ? Enfin après trois mois de l'existence la plus douce, je fus forcée d'entendre que pour en obtenir la continuité, il fallait ressembler en tout au modèle dont on m'accordait le nom avec tant de complaisance. *O tempora ! O mores!* Long-tems je me fis illusion sur les propositions équivoques que l'on se hasardait à me faire ; long-tems je mis sur le compte d'une imagination exaltée, les expressions brûlantes qui m'étaient adressées ; long-tems encore, je crus qu'un ancien attachement peut-être malheureux, avait laissé au fond d'une ame tendre et expansive ce ferment de sensibilité, que de grandes contradictions n'avaient rendu que plus actif. Le besoin d'aimer la dévore,

me disais-je; et dans les souvenirs que lui offrent des évènemens cruels, elle me prend pour l'objet de son ancienne idolâtrie ; et alors mon étonnement faisait place à la pitié ; mais il faut une fin à tout, et fatiguée de ce que je ne comprenais pas sa conduite, madame Dourlis en vint à s'expliquer d'une manière si claire, que de légers doutes furent bientôt changés en certitude! Qu'opposer à un pareil langage ? S'il n'était que le produit de l'extravagance la raison pouvait encore opérer quelqu'effet, et je l'employai ; mais j'avais affaire à une ame corrompue qui ayant jetté le masque, ne craignait plus de me laisser voir en entier son effrayante dépravation ; j'ignore quel fut pour moi le sentiment le plus pénible, d'avoir à renoncer à l'opinion avantageuse que je m'étais formée sur

le caractère de celle que je croyais douée de toutes les vertus, ou d'abandonner les espérances si bien fondés en apparence, de finir ma carrière de la manière la plus heureuse ; mais dès qu'il me fut prouvé qu'un quart-d'heure de plus passé dans cette odieuse maison, était un quart-d'heure déshonorant, je courus dans ma chambre faire mes paquets, et ordonnant à Elisabeth de m'amener un fiacre, je profitai d'un instant où madame Dourlis était retenue par quelqu'un, et je regagnai tristement mon hôtel garni, laissant une lettre, où je m'efforçais encore par les réflexions les plus touchantes, de ramener le remords et peut-être la vertu dans le cœur de celle dont je m'éloignais éternellement.

CHAPITRE IV.

Vengeance de femme.

Que de mécompte en une matinée! Entourée de toutes les jouissances du superflu, je venais me remettre sous le joug de la nécessité! et je prie le lecteur de croire que ce ne fut pas ce qui m'arracha des regrets; mais me croire chérie, estimée, considérée, et voir qu'au lieu de cette estime à laquelle j'attachais tant de prix, on avait présumé que j'avais une de ces ames viles et intéressées, dont la bassesse ne peut laisser craindre aucune indocilité, quel déchet pour mon amour-propre! Pour la première fois de ma vie j'éprouvai de l'humeur, et les pourquoi multipliés de la pau-

vre Elisabeth éprouvèrent des réponses si peu satisfaisantes, que sa curiosité fut remplacée par le plus rigoureux silence. J'avais beau scruter ma conduite avec la plus grande sévérité, ma conscience me laissait le consolant témoignage, que jamais je n'avais donné lieu à une si outrageante supposition; enfin la soirée était déjà fort avancée, lorsqu'on introduisit auprès de moi deux hommes à mine rebarbative qui après m'avoir demandé mes nom prenoms commencèrent, d'après un ordre dont ils étaient porteurs, l'inventaire de mes papiers ; ma frayeur se perdait en conjectures, lorsque la joie maligne que témoignèrent mes aimables visiteurs, en découvrant le manuscrit dont la lecture avait causé tant de plaisir à madame Dourlis, ne me laissa plus de doutes sur l'auteur d'une pareille scène; je vis tout d'un coup la profondeur du pré-

cipice où la vengeance voulait me plouger, la liberté était la seule propriété que j'eusse disputé au malheur avec succès, et j'allais en être privée! Aulieu de cet avenir riant dont l'espérance m'avait bercé à mon reveil, j'allais avoir à lutter avec la calomnie la plus malveillante; avec les soupçons les plus sinistres, ainsi la destinée des humains soumise à un concours d'évènemens incalculables, n'est presque jamais garantie par la prudence! Et l'instant où l'on croit faire pour le mieux, est celui où tout tourne au plus mal, bizarrerie singulière qui donnerait la tentation de s'abandonner au torrent des circonstances, si l'amour-propre ne s'obstinait à vouloir être pour quelque chose dans les chances incalculables qui nous entourent; *l'animal raisonnable*, se révolte contre l'idée d'être *l'animal machine*, et d'après cette prétention,

tâchant de vaincre ma surprise, ma frayeur et mon indignation, je réfléchis aux moyens de défense que j'employerais contre le plan d'attaque dont on se proposait de me rendre la victime, et je suivis docilement mes mauvais anges qui me conduisirent... en prison.

CHAPITRE V.

L'adversité donne de l'énergie.

VICTIME dès le principe d'une révolution dont les atteintes terribles ont écrasé tant d'individus, je n'avais fait que sentir plus vivement l'amour de la liberté, dont on avait si indignement abusé par des mots vuides de sens; la mort ne m'avait jamais effrayée, tandis que la crainte d'être enfermée m'avait portée à l'époque de la terreur, aux résolutions les plus téméraires pour éviter le sort commun; cette époque redoutable était passée, et c'était au moment où le

calme semblait devoir assurer à chaque individu un repos qui est le plus précieux des biens, que sur la plus mensongère des délations ma liberté était compromise ! Je frémissais de rage à cette idée; j'avais beau me dire que n'étant pas coupable, je ne devais rien craindre, l'expérience démontrait à mes réflexions, le danger des allusions; pour comble de malheur, je ne pouvais user d'aucune récrimination contre la perfide Dourlis, le genre de mes torts envers elle, était de nature à ce que la pudeur n'osât jamais soulever devant des juges le voile qui devait les couvrir, que faire donc ? La gaieté de mon caractère me laissait quelques ressources, j'essayai de les employer ; mais hélas, comment monter mon imagination au thermomètre de la gaieté : Moi circonscrite dans un espace de dix pieds

en quarré dont les fenêtres garnies de doubles barreaux ne laissaient circuler l'air qu'avec peine, dans ma cellule expiatoire; moi dont l'oreille amie de l'harmonie frémissait au son peu flatteur des énormes verroux qui assuraient les madriers épais dont ma porte était composée; moi enfin dont les idées étaient encore glacées par le régime peut succulent d'un pain bis de deux livres, et d'un peu d'eau chaude décorée du nom de bouillon! *ô Momus* envain j'invoquai ton secours! Toujours sourd à ma prière, tu n'approchas jamais du sinistre séjour où l'on m'avait amenée; je résolus de ne plus me laisser abattre et de mettre dans ma défense autant de décence que de modération et de réunir toute mon éloquence à faire valoir mes droits. Après avoir épuisé ma logique dans un excellent mémoire, employé à force d'argent plu-

sieurs gens d'affaires à faire des démarches en ma faveur, dépensé cinquante louis et passé six mois à prouver que j'avais raison, j'obtins ma liberté, bien décidée à n'accepter les offres de personne quelque brillantes qu'elles pussent être; et convaincue du vieux proverbe qui dit: *Que ce qui vient de la flûte retourne au tambour*: car hélas du produit de mon terne il ne me restait que...trente six francs. N'importe cette chimère de bonheur dont j'avais jouis vingt-cinq ans, et que j'avais caressée toute ma vie, me parut encore possible à ressaisir; plus j'éprouvais l'injustice, la fausseté et l'ingratitude des hommes, plus je m'appliquai à concentrer en moi seule, mes moyens d'être heureuse, Elisabeth, ma guittare, mes aiguilles et ma plume, voilà les agens qui devaient me conduire au but désiré,

encore ma plume fut-elle condamnuée au silence, pendant long-tems, en punition du tort involontaire, qu'elle avait eu et qui m'avait causé tant d'embarras.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Nouvel essai.

FAISONS des romances, me dis-je, peut-être on ne les trouvera pas criminelles! Et me voilà à créer parole, musique et accompagnemens; bientôt les marchands de musique furent asaillis de mes visites, ils ne me donnaient pas beaucoup d'argent; mais enfin, ils étaient encore plus raisonnables que les libraires; je composai donc tant et tant, qu'à travers le déluge de mes couplets, ils s'en trouva quelques-uns de bons; j'eus même le plaisir d'entendre une princesse demander avec enthousiasme la dernière romance que j'avais fait graver; et mon amour-propre fut agréablement chatouillé par les éloges que son altesse

me prodigua, lorsque le marchand à qui je venais de remettre un nouveau recueil, lui eut dit qui j'étais; il fallait soutenir dans ce moment la réputation de compositeur et y joindre celle de femme aimable; ma vanité doubla mes moyens, et je sus prouver à la princesse de G**. que sous l'humble vêtement d'artiste il pouvait y avoir un esprit agréable digne de briller dans la bonne société; son altesse parut étonnée de mes réponses, et ce ne fut pas sans un violent battement de cœur, que je l'entendis multiplier au marchand les questions sur mon compte; la fortune me voulait-elle encore présenter quelqu'amorce trompeuse ? Ma manière de répondre me fut sans doute si favorable, que son altesse, de l'air le plus aimable, me demanda mon adresse et me pria de vouloir bien lui donner des conseils pour des concerts qu'elle

voulait donner chaque semaine ; je n'avais point l'effronterie des artistes à la mode, et je ne me rejettai point sur les lieux communs d'occupations multipliées, etc. etc. Reconnaissante des bontés de la princesse, je pris son heure pour le surlendemain, et après son départ, l'accueil flatteur que j'en avais reçu, me valut de la part du marchand, un tiers de plus que le prix ordinaire dont il payait mes ouvrages.

CHAPITRE VII.

Heureux du siècle connaissez vous le bonheur ?

La bonne Elisabeth accoutumée à consulter la gaieté de ma physionomie, pour établir ses calculs de dépense, ne vit pas sans plaisir à mon retour, que mon air satisfait lui laissait l'espérance de pouvoir acheter un pot au feu de trois livres; justement c'était jour de halle, effectivement ma recette avait été de deux louis, et lorsqu'à l'exhibition de mes espèces j'eus ajouté les offres de la princesse, je crus que

ma pauvre Elisabeth en tournerait la tête ; prenant brusquement le panier aux provisions, elle me quitta pour aller monter notre cuisine. A-peine était-elle de hors de la maison, que des sanglots étouffés vinrent me distraire des pensées heureuses dont je m'enyvrais ; je me croyais heureuse et un être souffrant était près de moi ! La voix paraissait peu éloignée de ma chambre, mon cœur se serra en entendant l'accent du malheur, j'aurais voulu porter des consolations, peut-être même des secours, mais comment offrir l'un et l'autre, sans commettre d'indiscrétion, ou même sans offenser la délicatesse de l'être malheureux, dont les chagrins redoutaient peut-être un témoin ? L'esprit des femmes est inventif, et feignant d'avoir le plus grand besoin d'une

chandelle allumée, je frappai à la porte d'où partait les sanglots, et je réclamai la complaisance de mes voisins pour me battre le briquet, que ma maladresse ne pouvait me faire allumer ; le tems qu'on mit à me répondre me fit présumer qu'on voulait me dérober les larmes qui excitaient mon intérêt, mais les traces n'en était pas tellement effacées que je ne pusse adroitement amener la conversation sur ce qui pouvait les faire couler. Ma voisine était une femme de province amenée à Paris, par la nécessité de soutenir un procès duquel dépendait la fortune de quatre enfans. Sans protection et avec fort peu d'argent, son séjour non seulement était devenu infructueux par les intrigues de son adversaire, qui avait aisément trouvé des moyens

de faire naître des longueurs interminables, et la malheureuse veuve se trouvait abusée par de fausses promesses, sans argent pour soutenir la poursuite de ce procès, et par conséquent forcée de renoncer aux avances ruineuses qu'elle avait déjà prodiguées, mais même sans avoir assez de fonds pour retourner dans ses foyers; ce récit ne me fut pas fait sans verser de nouvelles larmes sur une situation aussi embarassante, je ne pouvais lui donner que de faibles consolations, mais le désir d'être utile me suggera sur le champ un projet dont je ne lui fis pas part; je devais voir la princesse de G**. dans deux jours, j'employai cet espace à composer des paroles touchantes, et je fis de la musique si pathétique que je ne doutai pas

d'émouvoir la sensibilité de la princesse; effectivement quand je lui portai mon chef-d'œuvre, ses larmes coulèrent; je hazardai alors le récit de la scène qui m'avait inspirée, je parvins à échauffer l'ame de la princesse au point qu'elle voulut connaître et protéger l'intéressante plaideuse que je fus chargée de lui amener. Le résultat de cet intérêt fut que l'honnête veuve dût le gain de son procès, aux sollicitations de la princesse, et que comblée des bienfaits de cette illustre protectrice, elle emporta dans sa famille le bonheur et la tranquillité, que son bon droit isolé n'aurait peut-être jamais obtenu, et moi, moi auteur d'un évènement si heureux, combien je savourai la douce jouissance de faire le bien? Nouvel Orphée, j'appréciai encore plus les magiques effets d'un art que j'aimais toujours

avec

avec idolâtrie ; sans la musique, la princesse n'aurait pas été émue, sans cette émotion, la veuve et l'orphelin n'auraient pas été secourus, honneur donc à la sensibilité et au talent de l'émouvoir.

CHAPITRE VIII.

Qui est-ce qui a tort !

Je suis la plus malheureuse des femmes, s'écriait, d'une voix enrouée, madame Forel, (que sans doute on n'a pas encore oubliée ;) cette exclamation répétée avec sanglots, me fit croire que peut-être un apoplexie ou quelqu'autre accident imprévu avait enlevé à l'aimable hôtesse, son unique soutien, son cher la Rose ; dans tous les tems l'accent du malheur a toujours fait une profonde impression sur mon ame, et jamais je n'ai résisté à cette impulsion

d'uu bon cœur, qui cherche à adoucir les peines de son semblable; guidée par ce sentiment naturel, je descendis avec rapidité mon quatrième, et j'abordai l'hôtesse affligée. Depuis que des laquais, couverts d'une superbe livrée, venaient fréquemment m'apporter des messages, j'avais acquis un certain dégré de considération auprès des gens de l'hôtel, aussi je fus mieux accueillie de madame Forel que dans le tems où mes humbles aiguilles à tricoter étaient les seuls soutiens de mon existence; comme ce n'était pas la curiosité qui m'avait fait descendre, mais le désir d'être utile, je me contentai d'adresser à l'hôtesse un de ces regards bienveillans qui semblent inspirer la confiance, et commander la reconnaissance; je prenais justement par son faible la douleur presqu'é-

puisée de madame Forel, qui ne demandait pas mieux que de trouver un moyen de l'exhaler tout à son aise, il me fallut donc entendre, non l'histoire de la mort de M. la Rose, mais celle de ses infidélités ; le chapitre en fut long, peut-être la jalousie en augmenta le nombre, mais comme à cette incurable maladie, il ne faut opposer que des calmans, j'employai uniquement ce remède; flattant l'amour-propre de l'épouse affligée, je lui fis sentir qu'elle était injuste envers elle, en ne comptant pas assez sur ses charmes, et que sûrement des rapports infidèles n'avaient essayé de l'aigrir, que pour jetter le trouble dans son ménage et peut-être en profiter; après l'avoir ainsi disposée à entendre favorablement la justification de son mari, je l'engageai à rentrer, et à ne pas se donner ainsi en spectacle à ses

curieux locataires; je l'accompagnai à son logement où le mari un peu honteux de l'esclandre de sa femme, se battait les flancs pour donner à sa mine la gravité matrimoniale, mais la douceur de son caractère s'y refusait, et ce ne fut pas sans plaisir que je le vis faire un effort sur lui-même, et prendre affectueusement les mains de sa tendre moitié qu'il pressa doucement sur son cœur; quelques représentations pacifiques de ma part consommèrent l'ouvrage de la réconciliation, et je finis par penser qu'il y avait peut-être de la ruse dans tout le bruit que madame Forel avait fait; car connaissant le caractère paisible de son époux, sans doute elle avait pensé qu'une prompte réconciliation suivrait de près la querelle; et qui ne sait quels sont les droits que donne la réconciliation ? Quant à moi j'abdi-

quai mon rôle de juge de paix, enchantée de l'heureux résultat qu'il avait eu, et j'allai me coucher sans savoir qui avait tort ou raison.

CHAPITRE VII.

L'horison s'éclaircit.

Mon existence acquérait par dégrés infiniment d'agrément; la protection de la princesse de G**. non seulement me donnait cette considération si nécessaire au bonheur de l'être honnête qui n'a pas mérité de la perdre, je n'étais plus assujétie à un travail pénible et continuel pour pourvoir à ma subsistance, car généreuse autant qu'éclairée et sensible, la princesse avait ce tact fin qui fait deviner d'un coup-d'œil les besoins de l'individu qu'on veut

obliger sans l'humilier; pendant six mois j'allai régulièrement tous les deux jours passer deux heures dans son hôtel, mes séances étaient regardées comme des leçons de musique, et j'en recevais le prix sans rougir; mon occupation était de préparer la musique de chaque concert, de transposer quelques airs pour la voix de la princesse, et de soutenir une conversation toujours intéressante et où je trouvais plus à m'instruire qu'à faire preuve d'instruction. Un matin où nous raisonnions sur le charme de l'harmonie, et la sensibilité qu'elle suppose chez tous ceux qui sentent vivement, madame de G**. me proposa de prendre un logement chez elle et d'y vivre sous ses auspices avec toute la liberté que je pourrais désirer; l'offre était séduisante, c'aurait été un blasphême que d'oser

comparer le caractère de la princesse avec celui de madame Dourlis, cependant une considération bien puérile aux yeux de beaucoup de mes lecteurs, mais très puissante sur mon cœur, me fit hésiter; Elisabeth, la bonne Elisabeth, à qui j'avais sauvé la vie, et qui n'existait que par moi, aurai-je donc la cruauté de l'abandonner? Sa reconnaissance ne m'avait-elle pas payé au centuple de ce que j'avais fait pour elle? Mon embarras à repondre, fit présumer à la princesse que quelques obstacles, qu'elle n'avait pas prévu m'empêchaient d'accepter ses offres, et elle me demanda obligeamment s'il était en son pouvoir de les éloigner. L'instant était précieux à saisir, et je me hâtai de lui raconter la nature des liens qui m'attachaient à une pauvre abandonnée; je ne craignais pas d'être insipide en racontant les détails qui devaient inspirer aux au-

tres une partie de l'intérêt que j'éprouvais pour cette excellente fille, aussi écoutant avec indulgence la prolixe histoire du tragique évènement qui m'avait rendue l'unique protectrice d'Elisabeth, la princesse m'assura avec son affabilité ordinaire, qu'elle tiendrait à honneur de se mettre à mon lieu et place pour tenir lieu de mère à un être souffrant et malheureux, et qu'elle donnerait ses ordres pour que l'objet de sa bienveillante pitié fut logé auprès de moi et jouit des avantages que je voudrais bien lui faire. Il y avait bien long-tems que je n'avais eu la consolation de rencontrer une ame noble, faite pour apprécier des sentimens généreux, aussi, je puis assurer que le plaisir que j'éprouvai dans ce moment fut si grand, qu'il effaça presque la sensation de mes peines passées, je volai chez moi les larmes aux yeux annon-

cer à ma fidèle compagne, que par les soins d'un ange tutélaire, nous serions désormais à l'abri de toutes les calamités qui nous avaient tant de fois assiégée; Elisabeth ne pouvait m'en croire, cependant sa vanité chatouillée par l'idée d'être bientôt commensale d'une princesse, lui fit mettre la plus grande célérité dans notre déménagement et nous fûmes bientôt en état de transporter nos effets de l'hôtel garni de la *Corbeille Galante* à l'un des plus beaux hôtels du faubourg St.-Germain.

CHAPITRE IX.

Comment les grands peuvent se faire adorer.

En arrivant à ma nouvelle destination, je fus installée, dans un très joli appartement, meublé avec autant de goût que de simplicité ; tout ce qui était relatif aux arts que j'aimais, s'y trouvait réuni, des meubles commodes n'ayant ni l'affiche du luxe (et alors ils m'auraient fait sentir ma dépendance) ni la mesquinerie de la pauvreté, ornaient ma retraite, que je parcourus avec la curiosité d'un grand enfant privé depuis longtems de tous les joujoux

de l'aisance; je trouvai dans une chiffonnière un inventaire exact des meubles contenus dans mon habitation, avec une reconnaissance qui m'en adjugeait la propriété; dans une case d'un charmant sécretaire, était un contrat passé à mon nom de deux mille livres de rentes viagères, dont six cent livres reversibles à la bonne Elisabeth; une lettre de la princesse, m'instruisait que forcée d'aller passer quelques jours à la campagne, elle n'avait pas voulu se refuser le plaisir de hâter mon installation à l'hôtel; que j'étais chez moi et que pour n'entraver en rien ma liberté elle avait pensé qu'il me serait plus agréable d'être servie chez moi, que ses ordres étaient donnés en conséquence, et qu'elle appréciait trop le plaisir que mes amis devaient goûter dans ma société pour les en priver, qu'ainsi ma table

serait toujours servie pour quatre couverts. Ces détails qui confirmaient mon bonheur, étaient donnés avec cette simplicité, cette candeur qui enlèvent au bienfait tout ce qu'il pourrait avoir d'humiliant. Se dérober aux premiers élans de ma reconnaissance, était le motif de l'absence de ma bienfaitrice. Mon cœur ne lui en tint aucun compte, car elle obligeait avec tant de grâce, que c'était un véritable besoin pour moi de lui peindre tout ce que j'éprouvais ; mais quand j'eus fait part de cette bonne fortune à Elisabeth, je crus que la tête lui en tournerait, et les expressions de sa joie devinrent si extravagantes, que je fus obligée de me fâcher pour la forcer de se modérer un peu. Dans l'après-dîné, l'homme d'affaires de la princesse vint me rendre visite, et voir si rien ne me manquait ; c'était un homme respectable dont la figure inspirait la

confiance; il me donna quelques détails sur madame de G**., que je recueillis avidement, j'avais besoin de m'identifier avec tout ce qui l'entourait; j'appris donc que la princesse avait épousé à seize ans le prince de G**., chef d'une des plus illustres maisons d'Italie; cette union mal assortie n'avait causé que des chagrins à celle qui était digne d'un meilleur sort; le prince sans égards pour les charmes et les vertus de son intéressante épouse, s'était livré à tous les excès de la galanterie la plus effrenée et avait terminé sa vie dans un duel que son caractère libertin lui avait suscité, laissant à sa veuve d'immenses richesses dont elle ne faisait usage que pour le bonheur des autres et un fils qu'elle aimait avec idolâtrie, mais dont la santé frêle et délicate lui causait les plus vives inquiètudes pour sa conservation, et nuisait au déve-

loppement de ses facultés morales, en ce que la moindre contradiction irritait tellement le genre nerveux de cet enfant, que de violentes convulsions en étaient presque toujours la suite, ce qui ne laissait pas l'espoir d'en faire un homme plus qu'ordinaire. En me faisant ces détails je vis quelques larmes rouler dans les yeux du bon M. *Marescot*; l'enthousiasme avec lequel il parlait de sa noble maîtresse, partait du cœur, et n'était pas de ces éloges prodigués par l'adulation ou la bassesse; tout était naturel dans son récit, et je saisis rapidement dans sa pensée, que si quelque chose pouvait interrompre la félicité de ce brave homme, c'était de croire que sa maîtresse n'était pas aussi heureuse qu'elle le méritait et qu'il le désirait. Attaché de père en fils à cette illustre maison, l'honnête vieillard voyait avec chagrin, que celui qui un jour

devait

devait en être le chef, n'aurait ni l'énergie ni les vertus de ses ancêtres, car quoique le père eut succombé dans une affaire peu honorable par sa cause, on ne pouvait lui refuser de grandes qualités, et surtout un courage, que l'on ne pouvait raisonnablement espérer d'un enfant aussi valétudinaire; M. Maresco t me quitta après m'avoir assurée que pour remplir exactement les intentions de la princesse, il fallait me croire absolument chez moi, ce qui était devenu réel, et agir avec la plus grande liberté.

CHAPITRE X.

Embarras du cœur.

La reconnaissance est expansive ; il me semblait qu'en retarder les expressions était un crime ; je pris donc la plume, j'essayai d'écrire à la princesse, mais que l'on est gauche lorsqu'il faut avoir recours à l'esprit pour peindre le sentiment ! Je commençai vingt lettres, aucune ne me satisfit, mon âme était émue, j'aurais donné ma vie pour ajouter au bonheur de madame de G**, et il me fut imposible de lui peindre à mon gré ce que je sentais trop vivement, et voilà sans doute pourquoi le langage

des yeux est si éloquent chez les amans, tandis que leurs lettres sont si bêtes, c'est qu'à force de sentir on ne peut plus rien exprimer; impatientée contre mon insuffisance, je fis partir la lettre la plus courte et la plus simple, et je pris bien l'engagement avec moi-même de prouver dans toutes les circonstances à mon illustre bienfaitrice, ce que ma plume ne savait pas lui dire. Ce que M. Marescot m'avait dit sur le jeune prince, m'occupait singulièrement, il me semblait qu'on se faisait peut-être illusion sur une délicatesse de constitution, qui pouvait tenir aux précautions multipliées que l'on prenait pour éviter des maux imaginaires. Je formai dans ma tête un plan d'éducation convenable au peu de connaissances que j'avais acquises sur le caractère du petit prince, et je désirai bien sincérement que les évène-

mens me permissent d'en faire l'application. Pour y parvenir il me parut nécessaire de réunir tout ce qui pouvait captiver l'attention de l'enfant; j'avais remarqué pendant les concerts qui se donnaient chez sa mère, que la musique lui faisait impression, et l'attachait, car dans ce moment on obtenait de sa docilité de rester tranquille et je ne crois pas qu'il eut fait dans toute autre circonstance ce sacrifice aux ordres les plus absolus de sa mère. Pour éveiller sa curiosité, je fis faire une petite harpe proportionnée à la taille d'un enfant de sept ans, et j'eus soin d'en pincer, lorsque ses jeux l'amenaient du côté de mon appartement; d'abord son bruyant tambour céda le pas à l'harmonie de ma harpe; ensuite il se hasarda d'écouter à ma porte, enfin il entra brusquement dans ma chambre, fit voltiger ses deux mains sur les cordes de l'instru-

ment, cassa par ce mouvement une demie douzaine de cordes, et tout honteux du désordre qu'il avait causé, s'enfuit avec la même rapidité qu'il avait mis à entrer; une demie heure après je recommençai les mêmes airs qui avaient excité son attention; il put juger par là que je n'étais pas fâchée, et que j'avais réparé les effets de sa pétulance, il revint, et dès lors je crus mon triomphe assuré. Pour parvenir au but que je me proposais, il était essentiel de donner à l'enfant une haute idée de mes moyens, et de ma complaisance, j'avais trouvé le secret de l'amuser et je venais de lui prouver, que je ne m'irritais pas facilement, donc il devait avoir en moi de la confiance, il me le prouva en me disant: qu'il désirerait bien faire comme moi, je pris ses deux petites mains et lui ayant fait faire différens accords qui flattaient son oreille, le

petit bon-homme fut enchanté de la science qu'il venait d'acquérir en si peu de tems, sa physionomie se dérida, il m'appela sa bonne amie, et me pria de lui faire faire tous les jours le même exercice, ma complaisance à céder à ce qu'il désirait, mes caresses, et le cadeau de quelques pastilles à la rose dont il était très friand avancèrent parfaitement mes affaires, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, et fort disposés à nous retrouver le lendemain.

CHAPITRE XI.

Retour.

Depuis quinze jours j'étais installée à l'hôtel de G**, mes habitudes étaient formées, et il ne manquait au complément de mon bonheur, que la présence de la princesse ; elle arriva enfin : le sentiment m'inspira de l'éloquence, et j'eus le plaisir de la croire convaincue de ma reconnaissance. Bientôt une douce confiance s'établit entre nous, ses chagrins me furent confiés, je vis dans sa tendre sollicitude maternelle, les allarmes d'une âme noble et magnanime qui craint de n'être pas se-

condée par l'être qu'elle chérit, j'essayai de détruire ses appréhensions et de lui proposer un système de conduite plus propre à vaincre les défauts de son fils, mais les raisonnemens les plus persuasifs dont j'appuyais ma proposition étaient toujours réfutés par ces mots : *s'il allait mourir!* Cette phrase était irrésistible, cependant j'étais si convaincue, que la méthode que l'on suivait engourdissait plutôt qu'elle ne développait les facultés du prince, que je crus du devoir de la reconnaissance, d'insister pour obtenir des changemens avantageux; je fis naître des circonstances journalières si frappantes, en faveur de mes observations que madame deG**. s'abandonna enfin à mes conseils, *Alfred* fut donc soumis à ma direction, et j'eus bientôt la satisfaction de voir que ses défauts tenait beaucoup moins à son

caractère,

caractère ; qu'à la faiblesse qu'on avait eu pour lui, son cœur était bon, j'en fis l'épreuve, et ce n'est pas sans une satisfaction infinie que je puis citer le trait suivant qui lui arriva à huit ans. J'avais pris l'habitude de promettre à ses succès une récompense, son imagination était lente et avait besoin de stimulant, tantôt c'était une promenade du coté de Montmartre, et je choisissais toujours l'heure des exercices militaires, afin de lui inspirer cette ardeur martiale qui lui manquait, ou le bois de Boulogne nous offrait l'avantage de déjeuner facilement avec d'excellent lait que nous voyons traire. Un jour qu'Alfred s'était fort diverti à voir les évolutions des troupes que l'on exerçait, nous entendîmes des cris plaintifs qui détournèrent notre attention ; un convoi funéraire passa près de nous et conduisait au champ

du repos ; un père de famille, qui laissait cinq enfans ; sa veuve désolée entourée de ces malheureux orphelins, invoquait la mort à grands cris, et accusait le ciel d'être impitoyable à son égard puisqu'il la laissait survivre à celui qui faisait le bonheur de sa vie et était l'unique soutien d'une famille nombreuse ; j'observais attentivement l'impression que ce spectacle fesait sur Alfred et je m'impatientais déjà du sang-froid qu'il conservait, et qui était une preuve d'insensibilité désolante, mais que je jugeais mal cet enfant ! Tout-à-coup il quitte ma main, et se glissant dans le nombre des consolateurs importuns ou maladroits, qui entouraient la veuve et la fatiguaient de leurs froids lieux communs, d'un air modeste et touchant tout à la fois, il prend la main du plus jeune des enfans qui avait tout au plus six ans, et s'efforçant de le

soulever à la hauteur de sa mère, il lui dit avec un accent de douceur qui fixa l'attention des spectateurs ! Eh madame, si vous mouriez ainsi que vous le désirez, que deviendrait donc ce pauvre enfant ? Cette action si éloquente, et cependant si naturelle, me donna dans l'instant la mesure du bon sens de mon élève ; l'effet en fut prompt et heureux, la mère affligée fut honteuse de recevoir une leçon, et d'être ramenée aux sentimens de la nature par un enfant ; les paroles d'Alfred réveillèrent dans son âme un lien qui devait l'attacher à la vie, elle se livra avec complaisance aux caresses pleines de sensibilité qu'il lui fit pour la distraire de la lugubre cérémonie, que l'on put achever sans qu'elle la troubla par les bruyantes exclamations de la douleur; cependant Alfred s'était emparé du bras de la veuve et voulait à toutes forces l'en-

mener avec ses cinq enfans à l'hôtel: venez auprès de maman, lui disait-il ; Elle est si bonne qu'elle vous consolera de tous vos chagrins. J'eus beaucoup de peine à lui faire entendre que les convenances s'opposaient à l'élan de sa sensibilité, je me contentai de prendre une note sur cette famille intéressante, bien sûre que si la princesse pouvait lui être utile elle le ferait. Nous nous en retournâmes tout occupés de l'évènement du convoi, et je vis qu'il ne fallait qu'émouvoir cette âme aimante, pour lui faire éprouver de l'énergie. Vivement émue par le récit plein de grâce et de chaleur que lui fit son fils, quelles larmes délicieuses coulèrent des yeux de madame de G**. en le voyant susceptible de s'animer et de désirer coopérer à une action généreuse, elle lui promit bien de seconder une vertu qu'elle lui désirait trop, pour ne pas

l'encourager, et je fus chargée de prendre les informations nécessaires à cet égard. Le défunt était un architecte qui commençait à acquérir de la réputation, mais dont le talent était la seule fortune; son fils aîné, âgé de seize ans, donnait les plus grandes espérances pour remplacer son père, mais sa jeunesse éloignait la confiance, et il était à présumer, que de long-tems, cette famille ne serait occupée; plus jalouse de faire le bien, que de courir quelques risques en confiant quelques plans à l'inexpérience du jeune homme, la princesse l'employaà des embellissemens qu'elle se proposait de faire dans ses propriétés, et M. Marescot fut seulement chargé de surveiller le jeune architecte; l'intelligence suppléa chez lui à l'expérience, et ses plans ne se ressentirent point de son jeune âge. La libéralité de la princesse, encouragea

tellement son protégé, et l'exemple de madame de G**. lui donna une telle vogue, que bientôt il ne fut question dans Paris que de l'étonnant entrepreneur, et il eut plus de besogne qu'il ne lui en fallait pour soutenir sa mère dans l'aisance, et la mettre à même de donner à ses autres enfans, les talens nécessaires, et une éducation convenable; ainsi les grands en utilisant les talens, les électrisent et les développent, et tel qui encouragé par un protecteur illustre, devient un génie, aurait végété dans la poussière de l'obscurité s'il avait été abandonné à ses seuls moyens; mais Alfred artisan du bonheur d'une famille nombreuse, se rengorgeait quelquefois en en parlant, et quand on le traitait en enfant (ce qui le fâchait beaucoup ,) il s'écriait avec humeur : sans cet enfant, madame, B.. et sa famille serait peut-être bien malheureuse ! C'était son

texte favori, et je ne manquais jamais lorsqu'il me rappellait cet évènement, de prendre envers lui une attitude de considération qui le flattait toujours, et qui finit par le convaincre qu'en lui, ce n'était pas le prince qu'on respectait, mais le caractère bon et généreux.

CAPITRE XII.

Intérieur d'une famille respectable.

Si l'on pouvait assigner un lieu pour faire un cours de vertu, l'hôtel de G**. en serait devenu le lycée ; tout y était réglé avec une sagesse si parfaite que c'était un modèle de toutes les perfections réunies. La divinité de ce temple charmant, avait une telle influence sur tout ce qui l'entourait, que je crois qu'auprès d'elle l'être le plus dépravé serait devenu vertueux ou du moins aurait contracté l'habitude de la vertu, un domestique nom-

breux et convenable à l'éclat du rang qu'elle tenait dans la société, au lieu d'annoncer, comme d'ordinaire, l'insolence et la fainéantise, étaient soumis envers leur maîtresse, honnête avec tout le monde, de bon accord entr'eux et toujours occupés, aulieu d'être les bras croisés dans une antichambre, ou à retracer en petit, les vices de leurs maîtres, en jouant avec une passion effrenée leurs gages ; les uns faisaient de la tapisserie, d'autres des gands au crochet, et le bénéfice qu'ils retiraient de ce travail, les encourageait à n'être jamais oisifs. Indulgente pour les défauts, mais de la plus grande sévérité pour le vice, madame de G**. ne souffrait chez elle que des gens de bonnes mœurs, et qui n'eussent aucune des habitudes communes à la valetaille.

Tous les dimanches l'aumônier était chargé de les réunir, de leur faire une lecture pieuse suivie d'une courte exhortation sur leurs devoirs; souvent la princesse assistait à cet exercice. Deux fois par semaine, M. Marescot était chargé d'apporter à son illustre maîtresse, la note des infortunés qu'il avait pu découvrir, et qu'il recherchait principalement dans le nombre des individus, qui victimes de l'adversité plus que de leur inconduite, cachaient dans des recoins obscurs leur misère et leur douloureuse existence; alors la générosité de la princesse, ne prenait pour borne que les besoins des malheureux qu'elle secourait avec délicatesse et prudence; combien de fois le pauvre, secouru par une main invisible, adressa ses vœux au ciel pour

découvrir le génie bienfaisant qui l'arrachait au malheur ! Rarement trompée dans le choix que M. Marescot faisait avec discernement, elle a joui bien souvent de la douce satisfaction de rétablir des familles entières dans l'état de prospérité, dont le malheur les avait fait décheoir. Rarement elle faisait distribuer de l'argent, excepté dans les cas de maladie, où son médecin était alors en activité, et où tout ce qui pouvait accelérer la guérison était prodigué ; mais un marchand avait-il éprouvé des faillites qui l'avaient forcé lui-même de manquer à ses engagemens, une note exacte était prise de ses dettes que l'on faisait payer, son crédit se trouvait rétabli ; et son magasin r'ouvert. Un ouvrier manquait-il d'ouvrage, faute de pouvoir ache-

ter les matières nécessaires à ses fabrications, les outils lui étaient fournis ainsi que tout ce qui lui était utile pour son travail; un artiste annonçait-il du talent, mais faute de moyens ne pouvait-il pas perfectionner ses ouvrages; on lui en commandait en lui laissant la liberté de prolonger autant que son art pouvait l'exiger, l'exécution désirée, et on lui remettait d'avance la moitié du prix convenu. Accessible à toute heure, la providence semblait avoir réservé pour madame de G**. la faculté de doubler la durée du tems, afin de lui donner la possibilité de multiplier les heureux. Ce que je dis paraîtra sans doute exagéré à ceux qui peu jaloux de faire le bien, ne se livrent pas aux calculs qui peuvent l'opérer; mais si on réfléchit qu'a-

vec une fortune immense, de l'ordre et une sage économie, un seul individu peut répandre la prospérité sur un grand nombre de ses semblables on ne sera pas étonné de ce que je raconte de cette maison ; je n'en ai connu les détails que par les conversations que j'ai eues avec M. Marescot. Car la modestie de la princesse, cachait avec soin toutes ses bonnes actions. Mais il m'a été prouvé par un relevé très-exact, que dans l'espace d'une année, soixante familles avaient été relevées et mises à même de suivre les occupations qui leur étaient familières, et cinq cens personnes arrachées au désespoir, et pourvues d'occupations qui soutenaient leur existence. Toutes ces bonnes œuvres n'avaient coûté que cinq cens mille francs, et la prin-

cessse avait un million et demi de revenu ; mais par l'ordre extrême qui régnait dans sa maison, le tiers de son revenu était toujours d'avance en réserve et à la disposition des malheureux. O vous dont les spéculations hardies ont su découvrir les sources du pactole, que ne connaissez-vous comme madame de G**. les sources du vrai bonheur ! On ne vous verrait pas vous faire traîner dans vos chars brillans, avec un front plissé par le souci, vos yeux ne se détourneraient pas avec dégoût du misérable couvert de haillons, qui au risque de se faire écraser par vos chevaux fougueux, brave le fouet de votre impitoyable cocher, et cherche à émouvoir votre pitié par le récit des misères qui l'accablent; on ne vous verrait pas bailler d'ennui en promenant votre indolence, dans les

cercles brillans des promenades du bon ton ; la chaumière du pauvre recevrait plus souvent vos visites, que les bosquets délicieux de Frascati, mais là, vous recevez peut-être des louanges, et le malheureux secouru par vous ne saurait vous donner que des bénédictions ; âmes d'acier ! votre choix n'est plus étonnant !....

CHAPITRE XIII.

Succès.

La méthode que j'employais avec Alfred, eut des suites si heureuses que la mère, enchantée des progrès de son fils chéri m'accorda encore plus de confiance, et je lui devins si nécessaire, qu'à l'amitié dont elle voulait bien m'honorer, on n'eut jamais deviné qu'elle était la protectrice, et moi la protégée; je jouissais délicieusement de mon ouvrage, le petit prince devenait charmant, et montrait surtout un bon sens et une solidité de jugement qui n'appartient qu'à l'âme forte, que trop souvent la

nature a jetté dans un moule fragile, ce changement était dû au fruit des méditations auxquelles je me livrais souvent, et qui désintéressées de toute exagération, atteignaient le but que je m'étais proposé; ainsi, j'acquittais selon mon cœur la dette sacrée de la reconnaisance; l'émulation qui avait le plus de succès sur le cœur d'Alfred était la bienfaisance, et une grande application à ses études. Quelques défauts réprimés avec effort, obtenaient pour prix de cette victoire le bonheur de faire lui-même des heureux : une fois la semaine, dans le costume le plus simple, nous allions dans les tristes réduits de la misère, porter des secours et des consolations, je ne me permettais aucune influence dans ses bonnes actions, j'aimais à voir cet enfant saisir de lui-même la manière la plus délicate d'offrir. Sa sagacité dans les

réflexions qui suivaient nos courses hebdomadaires et le plaisir ainsi que la modestie qui acompagnaient toujours les récits qu'il en faisait ; cependant son inexpérience lui fournit une leçon qui valut mieux que tous les sermons que j'aurais pu lui faire, et qui n'auraient peut-être servi qu'à l'endormir. Pendant un hyver rigoureux, nous allâmes, selon notre coutume, à pied, visiter une pauvre famille, où la misère avait tellement pris racine, qu'il semblait que toutes les ressources que l'on faisait naître à ces pauvres individus pour les tirer d'embarras tournaient contre leurs intérêts. On leur avait envoyé du bois, et en le montant dans leur grenier le mari était tombé, et s'était cassé la jambe. Sa femme qui était enceinte avait été placée chez une sage-femme, et pendant ses couches le feu avait pris dans la maison et

elle avait failli être brûlée; un des enfans avait la petite vérole, son frère ayant été cherché une potion chez l'apothicaire chargé de fournir les médicamens que son altesse payait, il y eut erreur dans la bouteille que l'on donna, et l'enfant aulieu de prendre une potion calmante, avala une préparation de sublimé qui lui donna des convulsions si violentes, que tous ses membres restèrent crispés. Enfin il semblait que la providence renouvelait sur cette malheureuse famille toutes les épreuves qu'elle avait réservées au pauvre Job. Ces infortunés étaient doublement intéressans par la résignation parfaite avec laquelle ils supportaient leurs malheurs, Alfred les appellait mes protégés; par ce qu'effectivement j'éprouvais pour eux une prédilection particulière; aussi étaient-ils en tête sur la liste de nos courses, nous

montions au misérable logis qui recélait dans un espace de quinze pieds cinq individus; la princesse, touchée de la peinture que je lui avais fait, s'était particulièrement occupée d'améliorer le sort de ces pauvres gens et nous allions leur annoncer qu'ils étaient nommés concierges dans une terre de madame de G**. ce qui terminait pour toujours, la longue époque de leurs souffrances; l'idée charmante que je m'étais faite de la surprise et de la joie de ces infortunés m'avait rendue distraite, et ce ne fut qu'après les premières exclamations de leur bonheur, que je m'apperçus, qu'Alfred ne le partageait pas; l'étonnement et l'inquiétude succèdent au plaisir, je m'élance sur l'escalier, et je le descends avec la plus grande rapidité, sans savoir cependant où porter mes recherches, le rez de chaussée de la

maison était occupé par un menuisier ; je m'informe si l'on a vu sortir l'enfant dont je donne le signalement le plus exact ; personne ne l'a vu, mais la maison a une allée et il a pu sortir sans être apperçu ; cette supposition me parut si peu probable, que mon imagination prévoyant les plus grands malheurs, j'exigeai que l'on ferma sur le champ la porte de l'allée et qu'on ne laissa sortir personne de la maison, pendant que j'allais chercher un commissaire de police dont on m'indiqua la demeure ; j'y volai, chemin faisant je me représentais Alfred dépouillé, peut-être assassiné, le désespoir d'une mère tendre dont cet enfant faisait tout l'espoir, les reproches qu'elle pourrait m'adresser ; et ces idées me troublaient tellement, qu'en entrant chez le commissaire, je me trouvai mal, des eaux spiri-

tueuses me rendirent bientôt assez de forces pour expliquer ce qui m'amenait et le secours que je reclamais ; des formalités se seraient opposées à la promptitude de la recherche que je demandais, mais le nom de la princesse les applanit bientôt. Le commissaire me suit en se faisant escorter de six hommes de garde nous arrivons à la fatale maison qui semblait faire partager sa maligne influence à tous ceux qui qui en avaient passé le seuil. Personne n'était sorti et quelques locataires étonnés de cette mesure soudaine attendaient impatiemment dans la boutique du menuisier qu'elle serait la fin de l'aventure ; trois hommes sont postés à la porte avec la même injonction que j'avais déjà faité ; les trois autres montent avec nous; le commissaire voulait d'abord procéder à la visite du premier

étage, mais un pressentiment me disait que tous les momens perdus étaient précieux, et je fis tous mes efforts pour que le commissaire voulut bien faire céder les formalités à mes pressentimens, nous laissâmes donc le premier, le second et le troisième étage tranquilles. Nos recherches ne commencèrent qu'au quatrième, les locataires s'y prêtèrent de bonne grâce et nous donnèrent même quelques indications qui nous furent très utiles, ils nous dirent qu'environ une heure et demie auparavant notre arrivée, ils avaient entendu les cris étouffés d'un enfant partir d'un logement situé au sixième, que comme ce logement était habité par des juifs très brutaux, qui frappaient très souvent leurs enfans, ils n'y avaient fait qu'une attention momentanée, mais qu'ils nous engageaient à y

monter de suite ; nous n'hésitâmes pas, ayant frappé à la porte personne ne nous répondit, elle fut bientôt enfoncée ; la malpropreté la plus dégoûtante régnait dans cet obscur galetas, quelques meubles vermoulus en composaient tout l'ornement ; la revue des coins et recoins fut bientôt faite, et rien ne nous laissait l'espoir de réaliser nos recherches, lorsqu'un des hommes de garde ayant apperçu, au-dessus d'une armoire, une vieille manne d'ozier, grimpa sur deux chaises placées l'une sur l'autre, et parvint à entraîner la manne sur sa tête, mais que devins-je, grand Dieu! en voyant le pauvre Alfred, évanoui, nud et sanglant, ayant les pieds et les mains liées, et un mouchoir tellement enfoncé dans la bouche que sa respiration, en était interceptée? J'ignorais s'il existait encore, et

j'osais

j'osais à peine m'en assurer, tant je craignais d'acquérir la plus affreuse des certitudes. Moins ému que moi, le commissaire essaya de rappeller l'enfant à la vie. Il fit quelques mouvemens, ô bonheur ! De toute nécessité il fallait verbaliser, j'employai ce tems à faire venir sur le champ un chirurgien qui jugea qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour faire une saignée ; n'étant contredit par aucun docteur de la faculté, il mit à exécution son ordonnance et les premières gouttes de sang qui sortirent, r'ouvrirent à la lumière les beaux yeux noirs de mon cher Alfred. Le retour de ses idées suivit de près, et au bout d'une demi heure il fut en état de nous faire le récit de ses infortunes. Son défaut habituel était la présomption, être traité en enfant lui faisait la plus

grande peine, et échapper à la vigilance pour se conduire d'après ses propres lumières, était un très grand plaisir pour lui, cette fois il en était tellement victime, que depuis, il n'est jamais retombé dans le même défaut.

Pendant que nous montions au septième; Alfred fut tiré par son habit, il se retourne, et voit une jolie petite fille qui le doigt sur la bouche, et d'un ton fort engageant lui dit à l'oreille, s'il veut venir voir un charmant petit serin qui savait mille gentillesses; la curiosité d'un enfant est facile à exciter, celle d'Alfred le fut beaucoup, et redoutant une opposition de ma part, il avait suivi sur la pointe du pied, la petite fille, qui d'abord l'avait caché dans un enfoncement du coridor, puis l'avait ait descendre bien vîte dans le réduit

où nous l'avions trouvé; là un méchant homme s'était jetté sur lui, et lorsqu'il avait voulu crier, on l'avait frappé et on lui avait enfoncé le mouchoir dans la bouche, puis on l'avait déshabillé avec une extrême promptitude, pris sa montre et sa bourse, et l'ayant juché sur l'armoire, l'homme et la petite fille avaient pris la fuite; mais il y avait dans cet attentat, sans doute de la préméditation, car Alfred avait remarqué quelques paquets faits, que l'homme avait emporté en fuyant; effectivement nous ne trouvâmes absolument rien dans cet asile du crime que nous nous hatâmes de quitter; le commissaire nous fit ramener en voiture chez lui, où ayant prêté quelques vêtemens à Alfred, nous reprîmes le chemin de l'hôtel, mon pauvre pupille bien confus de la triste aventure que sa présomption lui avait attirée; mes yeux lui

exprimaient plus d'inquiétude que de mécontentement, son regard m'en remerciait affectueusement, il n'était guères possible de laisser ignorer à madame de G**. nos revers, je l'en instruisis avec le plus de ménagement possible ; mais à peine cette tendre mère eût-elle deviné une partie de la catastrophe, que ses yeux se couvrirent d'un sombre nuage, et je la vis prête à s'évanouir, lorsqu'avec une grâce charmante, Alfred se jetta dans ses bras, en lui disant : pardonne maman au méchant désobéissant, et curieux Alfred ; mais il a été battu, et il a manqué de ne te revoir jamais ; je t'assure qu'il est bien corrigé, et que jamais il ne te donnera de pareil chagrin. Cet évènement n'eut d'autres suites que d'avoir rendu l'enfant plus docile, quelques recherches que l'on fit du maudit juif, on ne put ja-

mais le découvrir et sa rapacité satisfaite par le vol d'une montre et d'une chaîne enrichie de diamans, ne s'attachât de long-tems à d'autres victimes.

CHAPITRE XIV.

Sermon.

J'AI dit qu'il était d'usage de faire tous les dimanches une exhortation aux gens de la maison réunis; la princesse y assistait quelquefois, et moi assez souvent; je m'étais apperçu plusieurs fois que la plupart des domestiques s'endormaient à ces exercices de piété et j'accusai le peu d'éloquence de M. l'aumônier, de produire d'aussi tristes effets. J'en parlai à madame de G**. qui prit parti pour l'onction de l'aumônier, cependant je lui représentai si bien

que ses exhortations étaient froides et nullement adaptées aux circonstances et aux personnages à qui il les débitaient, que la princesse me répondit en riant : eh bien ! faites en de meilleurs ? J'acceptai le défi, et ma plume profane qui n'avait encore écrit que des fariboles, fut taillée pour opérer des conversions. Je ne sais si mes lecteurs accorderont un léger retour d'indulgence à mon intention, mais je ne puis refuser à mon amour-propre le plaisir de tracer une des exhortations que je composai et qui acheva d'établir mon crédit auprès de madame de G**. j'invoque donc pour l'orateur une partie de la bonne opinion qu'une grande princesse m'accorda, et j'entre en matière.

Sur l'humilité.

« Dieu préparait son arrivée sur

» la terre, par le témoignage de ceux
» à qui il l'avait révélé ; St.-Jean
» était un de ces élus à qui la con-
» naissance de l'avenir était ac-
» cordée ; c'était lui que le seigneur
» avait choisi pour être son précur-
» seur ; que de motifs d'orgueil ! Ce-
» pendant interrogé sur l'étendue de
» sa mission, il a la bonne foi d'a-
» vouer qu'il n'est pas digne de dé-
» lier les cordons des souliers de ce-
» lui qui l'envoie; il pouvait d'après
» la confiance qu'il inspirait au peu-
» ple; d'après les miracles qu'il opé-
» rait ; d'après l'idée même que l'on
» avait conçue de lui, faire aisément
» croire qu'il était ce messie que le
» peuple juif attendait depuis si long-
» tems ; il pouvait profiter de la cré-
» dulité, abuser de l'illusion, pour
» établir une doctrine nouvelle,
» entraîner les suffrages, régner

» même si son ambition lui eut fait
» désirer une couronne. Mais loin de
« là, toujours vrai, parce qu'il était
» l'apôtre de la vérité ; toujours
» simple, parce que Dieu ne voulait
» établir sa doctrine que sur l'évi-
» dence; toujours humble parce qu'il
» était saint; Jean refuse les titres
» qu'on paraissait disposé à lui pro-
» diguer et qu'il lui eut été facile
» d'envahir ; que la comparaison de
» cette conduite avec celle que l'on
» tient ordinairement dans le monde
» dirige nos réflexions, mes enfans ,
» sur une grande et importante vé-
» rité; c'est que sans l'humilité nous
» sommes éloignés de la grâce ; mais
» qu'entendons nous par l'humilité?
» Serait-ce ces démonstrations exté-
» rieures des pratiques de la religion?
» Ah, ne vous y trompez pas ; sou-
» vent l'hypocrisie emprunte le mas-

» que de la vertu. La vraie sagesse
» ne cherche point à attirer les re-
» gards; elle soulage l'infortune dans
» le secret, et ne s'énorgueillit point
» des œuvres de la bienfaisance;
» elle pleure avec ceux qui sont af-
» fligés; mais elle évite avec soin de
» fixer les regards; suivons donc
» autant qu'il sera en nous, les traits
» sous lesquels nous pouvons la re-
» connaître; invoquons avec ferveur
» l'esprit saint, pour qu'il la fasse
» descendre dans nos âmes; humi-
» lions-nous devant Dieu, c'est à
» dire, reconnaissons notre faiblesse,
» et que cette connaissance, nous
» tienne en garde contre l'avenir.
» Humilions-nous devant Dieu, et
» que cette pensée, nous engage à
» nous soumettre plus patiemment,
» aux ordres qui nous sont donnés,
» et à la subordination qui nous est

» imposée ; que sommes-nous sur la
» terre, sinon des vermisseaux in-
» capables de rien, si Dieu nous aban-
» donnait a notre propre faiblesse,
» et capables de tout s'il nous sou-
» tient de ses grâces. Pour nous con-
» vaincre de cette vérité, jettons un
» coup d'œil rapide sur l'insuffisance
» de nos moyens ; nous naissons, et
» aussitôt la douleur, les misères
» nous environnent ; envain les rois
» les plus puissans, voudraient-ils
» franchir par leur volonté, l'es-
» pace de tems, que la nature a
» prescrit à leur débile enfance ;
» leur volonté si puissante dans tout
» autre tems, échoue contre l'ordre
» immuable que Dieu a établi dans
» l'univers ; le roi comme le berger,
» n'est plus qu'un enfant à l'époque
» de l'enfance, il souffre, il crie de
» même, et parvenu à l'âge de rai-
» son, il est forcé de convenir que

» les droits de la naissance, ceux
» de la richesse et de la puissance
» sont insuffisans pour le préserver
» des maux attachés à la qualité
» *d'homme.* Comment nous énor-
» gueillirions-nous donc d'un pou-
» voir si limité ?.. Lorsqu'enivré par
» les fumées de l'amour-propre, ce-
» lui à qui l'on prodigue l'encens
» de la flatterie, veut faire un retour
» sur lui-même, ah, que loin de
» s'énorgueillir de cet esprit admiré
« du vulgaire, il doit frémir du
» peu de moyens, qu'il a de con-
» server sa raison, car enfin ce gé-
» nie transcendant fait pour éblouir,
» dans un instant peut devenir l'ob-
» jet de la pitié ; que le soleil
» darde ses rayons brûlans sur le
» cerveau de cet homme étonnant,
» et aussitôt ses conceptions hardies
» qui faisaient l'admiration de la

» société, ces combinaisons savan-
» tes, qui semblaient vouloir pé-
» nétrer tous les secrets de la na-
» ture, se trouveront anéanties; la
» folie remplacera la raison; ces
» idées sublimes ne seront plus qu'un
» cahos, et l'objet de notre admi-
» ration sera bientôt celui de la
» pitié, pour ne pas dire celui du
» mépris; quelle extravagance n'y
» a t-il donc pas à concevoir de
» l'orgueil, de ce que nous possé-
» dons des avantages indépendans
» de notre volonté, que nous ne
» pouvons ni nous donner, ni con-
» server contre les évènemens? Es-
» prit, beauté, grandeurs, richesses,
» tout est distribué par le dispen-
» sateur suprême, nous ne pouvons
» diriger sa volonté; reconnaissons
» donc sans murmurer sa puissance
» et notre faiblesse; tâchons seule-
» ment d'obtenir par nos prières;

» les grâces qui nous sont néces-
» saires ; demandons la patience,
» dans nos peines, la résignation
» dans les souffrances, la modéra-
» tion dans nos désirs ; supplions
» ce Dieu de bonté d'avoir égard
» à nos misères, de nous préserver
» des tentations, ou de nous accor-
» der la force d'y résister ; mais
» gardons-nous de croire, que les
» secours divins nous sont inutiles,
» c'est la plus dangereuse de tou-
» tes les illusions, en ce qu'elle nous
» entraîne loin de Dieu, et ne nous
» y fait recourir qu'après la chûte ;
» l'ancien testament nous apprend
» que peu de tems après la créa-
» tion du monde, une partie des an-
» ges qui habitaient le ciel, se lais-
» sèrent entraîner par un sentiment
» d'orgueil et voulurent s'égaler à
» Dieu dont ils n'étaient que l'om-
» bre ; ils se révoltèrent, et Dieu

» les punit en les précipitant dans
» un abyme éternel ; ayons toujours
» devant les yeux un si terrible
» exemple, rappellons-nous qu'Adam
» ne perdit la faveur de Dieu que
» pour lui avoir désobéi, et avoir
» voulu égaler sa puissance à la
» sienne ; destiné par le créateur à
» jouir d'un bonheur continuel, il
» changea son heureuse destination
» contre une continuité de maux,
» dont sa postérité est devenue la
» victime. Quelle fut la cause de
» ce malheur ? Sinon l'orgueil, au-
» quel il livra son cœur ; il man-
» gea le fruit défendu, dans l'es-
» pérance qu'il acquerrait la science
» du bien et du mal ; fatale im-
» prudence qui a répandu sur le
» genre humain un torrent de maux,
» il ne fallait rien moins que la
» bonté de notre rédempteur pour
» venir les réparer ces maux. Hu-

» milions-nous mes enfans, recon-
» naissons avec vérité que nous n'a-
» vons de vertus, que celles que
» Dieu accorde à nos demandes. Ne
» nous confions jamais à nos pro-
» pres forces, et conservons tou-
» jours au-dedans de nos cœurs, la
» reconnaissance que nous devons
» à celui de qui nous tenons tout.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Comme on doit se méler de ses affaires et non de celle des autres.

Le petit sermon qu'on vient de lire, était peut-être en contradiction avec ce que j'éprouvais, car ma vanité était flattée de ce que j'avais acquis encore plus de crédit auprès de ma protectrice, ainsi loin de *m'humilier* je m'énorgueillissais; mais l'expérience n'était pas loin pour me corriger de ma sotte vanité; l'aumônier, irrité de ce que j'avais osé marcher dans une carrière qu'il croyait ne devoir être que pour lui,

imagina mille moyens de me nuire: auparavant cet acte d'amour-propre j'étais respectée et chérie des domestiques, depuis je fus en but à toutes les tracasseries journalières qui pouvaient me tourmenter. Semblable à la taupe, celui dont j'avais blessé l'amour-propre travailla sourdement contre mes intérêts, il chercha à détacher de moi *Alfred*, et lui inspira un esprit de mutinerie et de hauteur qu'il savait bien que je punirais, *Alfred* se livra d'abord à ses conseils, et je ne savais comment concilier ce changement avec les marques d'affection qu'il m'avait donnée précédemment, enfin à force d'étudier d'où provenaient les effets je parvins à découvrir la cause; l'homme de Dieu avait mis le diable à mes trousses; mon exorcisme fut la patience et j'en fis usage avec succès, mais je reconnus le tort d'a-

voir empiété sur les droits de l'aumônier ; si j'avais écrit des romans aulieu de faire des sermons, personne n'aurait troublé ma tranquillité. Enfin la malignité de l'abbé trouva un frein au bal de l'opéra, cet arêne, n'était pas trop analogue à la sévérité de son état; mais moi qui avais voulu prêcher, aurais-je bonne grâce à trouver mauvais, qu'un aumônier s'affublut d'un masque ? Quoiqu'il en soit, voici le fait. Quoique très exacte observatrice des préceptes religieux, madame de G**. n'en était pas moins une femme du monde extrêmement aimable, les plaisirs de la société ne l'effarouchaient point, elle s'y livrait avec modération et aimait à les faire partager aux autres ; la saison du carnaval étant arrivée, le hasard amena la conversation sur les bals masqués, je n'avais jamais vu celui de l'opéra, et j'en parlai avec

curiosité ; au nombre des qualités aimables dont la princesse était douée, elle possédait au suprême dégré, celle de saisir tout ce qui pouvait être agréable aux autres : aussi le jour du bal, des dominos se trouvèrent prêts, et nous n'eûmes plus qu'à effectuer une partie formée sous les auspices du désir et de la curiosité ; la foule des masques m'étourdit d'abord un peu, mais bientôt j'y fus accoutumée, et je m'amusai beaucoup de leur jargon. Dans le nombre de ceux qui vinrent auprès de nous, j'en remarquai un qui s'attachait à la princesse, et qui à force d'avoir l'air de lui faire des confidences intéressantes, parvint à fixer son attention ; l'accent ému avec lequel elle lui répondait me fit présumer, qu'elle était vivement affectée ; mais comme ce masque vêtu en sibylle avait l'air de chercher à nous

séparer, je feignis de seconder ses vues, et les ayant vus entrer dans une loge, où la conversation devint fort animée, je me hâtai de changer de costume et je gagnai la loge voisine de celle où étaient mes interlocuteurs. Je ne pouvais arriver plus à propos ; il était question de moi, la prétendue sybille, racontait à la princesse des confidences que cette dernière m'avait faites, et dont on devait, disait-on, la connaissance à mon indiscrétion et même à ma malignité. Comment madame de G**. aurait-elle pu être en garde contre cette assertion ? Elle n'avait confié les choses dont on lui parlait qu'à son confesseur et à moi ? Il ne lui venait seulement pas dans la pensée de soupçonner l'homme de Dieu, il fallait donc que ce fut celle qu'elle avait comblée de bienfaits, qui en se rendant coupable de la plus noire ingra-

titude vînt déchirer son cœur ? Ainsi dans un instant la douce habitude de l'estime et de la confiance se trouvait détruite, et devait être remplacée, par la haine et le mépris!. . Mais j'étais là, bouillante d'indignation et pouvant à peine contenir l'impatience qui me dévorait, cependant, convaincue que je ne pourrais dévoiler la perfidie qu'en usant de prudence, je pris sur moi de ne pas interrompre cette odieuse conversation, mais épiant le moment où l'on sortirait de la loge, je repoussai la *sybile* qui en ouvrait la porte, et m'y étant introduite avec légèreté; mettre le verrou, couper les cordons du masque de l'infernale sybile ne furent pour moi que l'affaire d'une seconde ; alors mon étonnement fut aussi grand que celui de la princesse en reconnaissant l'aumônier, qui tout stupéfait de la vivacité de mon action, n'eut recours à ses

mains que pour en couvrir son visage et chercher par là à nous dérober sa confusion ; vous êtes un lâche calomniateur lui dis-je : et je ne sais quel nom donner à l'imposture dont vous avez voulu me rendre la victime; madame de G**. plus calme que moi me serra la main en me disant : Ah, combien cette explication me fait de bien, le poids dont mon cœur était oppressé m'étouffait, mais grâce à vous, le voilà dissipé ; je respectais monsieur, il me force à le mépriser, le mécompte est douloureux sans doute, mais je vous aimais, et forcée de rétrograder dans les sentimens que j'aime à vous accorder, c'eût été affreux pour moi, de ne plus avoir la même opinion ; ensuite ouvrant la porte avec dignité elle ajouta; « quant » à vous, monsieur, je respecte encore » assez votre caractère, pour res- » treindre à nous trois la connais-

» sance de ce qui vient de se passer,
» mais j'aime à vous supposer encore
» assez d'âme quels que soient les mo-
» tifs qui vous ont dirigé pour pré-
» sumer que ma présence est un
» aussi grand supplice pour vous que
» la vôtre en est un pour moi ; et
» j'espère bien que ce jour sera le
» dernier que vous passerez chez moi.
» Reposez vous sur ma délicatesse
» pour trouver des motifs qui ne
» vous soient pas défavorables. »
L'aumônier ne se le fit pas dire deux fois, et sortant avec précipitation, la rage peinte dans les yeux, il nous laissa nous épuiser en conjectures sur ce qui avait pu le porter à cette noirceur. La princesse me raconta, que l'ayant d'abord intéressée par des demies phrases jettées adroitement en avant, la conversation avait pris un tour si sérieux ensuite, qu'elle n'avait pu s'empêcher de se rendre à l'invi-

tation

tation pressante que le masque lui avait faite de le suivre dans une loge et surtout de me quitter quelque tems. Que sa curiosité ayant accordé ce tête-à-tête, elle n'avait pu revenir de sa surprise, en entendant des détails échappés à l'intimité de la confiance, et qu'on lui disait tenir de moi : je savais le reste. *Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots !* Jamais je n'avais donné de sujets de plainte à l'aumônier, le fatal sermon excepté. Il prétendait que j'avais voulu l'humilier, et quoique j'eusse fait toutes les démarches d'honnêteté possibles envers lui, je m'étais bien apperçue qu'il avait le cœur ulcéré depuis cette époque ; mais je ne l'aurais jamais soupçonné capable d'une vengeance aussi basse ; je regrettai sincérement que mon inconséquence eut développé chez cet homme la passion de la haine ; jamais la prin-

cesse n'avait eu à se plaindre de lui ; il était exact, actif, et en même tems complaisant, mais il était orgueilleux, et il ne put me pardonner d'avoir prêché l'humilité; je me promis bien de ne plus me mêler des affaires des autres, et j'ai été fidèle à ma promesse à la grande satisfaction de ma tranquillité.

CHAPITRE XIV.

Ce que peut une bonne mère.

Il semblait que la tracasserie qui m'avait été suscitée par l'aumônier, et qui avait eu des suites si fâcheuses pour lui, avait encore resseré les liens de l'amitié qui m'unissait à la princesse ; ses bontés continuelles m'auraient accablée, si mon cœur n'eut trouvé dans sa propension à aimer, le sentiment de reconnaissance qui pouvait égaler son attachement. Par les soins de cette femme respectable je me trouvais rattachée à la vie, et les malheurs qui m'avaient assailli ne laissaient à ma mémoire qu'une lé-

gère trace qui me servait de point de comparaison avec les douceurs de ma position actuelle; ma seule ambition était de prouver à madame de G**, qu'elle n'avait pas mal placé son estime et ses bienfaits; et comme Alfred était son objet d'attachement le plus vif, en le rendant digne de sa mère, j'espérais acquitter en partie la dette que mon cœur avait contracté; j'y mettais tous mes soins, et ils n'étaient pas infructueux. Sa santé s'était singulièrement affermie; ce n'était plus cet enfant, jadis si débile que le moindre coup de vent l'aurait fixé dans son lit pour huit jours, l'exercice, modéré auquel je l'avais habitué par dégrés, ainsi que l'usage de braver l'intempérie des saisons, l'avaient rendu vigoureux et bien portant; ses facultés morales y avaient aussi beaucoup gagné, il n'était plus poltron et je l'avais guéri de mille peti-

tesses, qui tenaient à son éducation plus qu'à son caractère. Plus il promettait, plus sa mère l'adorait. Assidue aux leçons que je lui donnais, elle ne dédaignait pas de partager quelquefois nos délassemens ; plus d'une fois, ses mains délicates avaient fait tourner le siam qui faisait les délices de son fils ; ou montée sur un cheval corse, elle se plaisait à indiquer un but à *Alfred* afin de lui laisser le plaisir de l'atteindre avant elle. D'autres fois, le bois de Boulogne, était le théâtre de nos jeux, et ses échos répétaient nos bruyans éclats de rire, un jour où nous étions assises sur la pelouse, occupées à lire avec attendrissement la charmante nouvelle de *madame Lavalière*, Alfred folâtrait seul à quelque distance ; tout-à-coup il jette un cri perçant qui nous arrache à l'intérêt de notre lecture ; la princesse pâle et tremblante

s'élance plus vîte que moi et me devance de quelques minutes, auprès de son fils; quel spectacle! L'enfant venait d'être mordu, par une couleuvre qu'il avait irritée, l'animal après avoir déchargé sa furie et son venin, semblait s'applaudir de sa victoire en faisant retentir l'air de ses siflemens; madame de G**. penchée sur son fils, suçait avec ardeur sa blessure, et semblait ne vouloir arracher une victime à la mort que pour lui servir elle-même de proie. Le danger des deux êtres qui m'intéressaient le plus, me fit frémir: trop éloignée de Paris pour recourir à l'antidote le plus certain contre la morsure des couleuvres (*l'alkali volatil*,) craignant que le moindre retard ne donnât au venin la force qui pouvait le rendre mortel, ma situation était affreuse: balancée entre le désir d'être utile, et la crainte de

ne pouvoir l'être, mon imagination parcourait avec effroi les possibilités les plus affligeantes; l'éloignement où nous étions d'un secours prompt, ne me laissait point de moyens de remédier au mal sur le champ; enfin le désespoir m'inspire : je ne suis plus une femme timide, que la vue d'un animal dangereux a droit d'effrayer, je cours à la couleuvre et l'écrase : je lui arrache la langue, espérant que comme la mouche à miel, elle porte l'antidote du mal qu'elle a fait ; j'exprime le sang sur la blessure d'*Alfred*, et me jettant aux genoux de la princesse je la suppliai de se laisser diriger dans ce moment critique. Pour lui inspirer plus de confiance, j'ose l'assurer d'un succès sur lequel hélas, je ne comptais que faiblement ; et lui faisant ouvrir la bouche, j'agite doucement un brin d'herbe dans son gosier. Ce

mouvement lui procure des nausées et lui fait vomir une matière verdâtre, mêlée de sang ; je réitère l'expérience, jusqu'à ce que les efforts ne lui fassent plus rien rendre ; et un peu plus tranquille alors, je courus au bord du grand chemin. Les voitures y sont fréquentes, la première qui s'offrit à ma vue, était une calèche élégante, dont le maître s'arrêta d'après ma prière ; mon air effaré, et mes propos décousus durent sans doute lui persuader que j'étais un peu folle, mais le nom de la princesse commandait le respect, et les secours que je réclamais pour elle, ne pouvaient m'être refusés, aussi n'hésita-t-il pas me suivre ; l'état où nous trouvâmes la mère et l'enfant, me justifia bientôt dans son opinion. Tous deux pâles et livides, ils paraissaient retenir à peine un souffle de

vie prêt à s'anéantir. On les plaça dans la calêche avec précaution, et nous revînmes à l'hôtel avec la plus grande promptitude.

Un valet de chambre chirurgien, rappela les forces des intéressans malades ; mais il était essentiel de s'assurer si le venin n'avait pas eu le tems de circuler dans le sang ; la succion, étant la plus sûre comme la plus rapide des inoculations. Heureusement celui qui nous avait secouru si à propos, était un militaire qui avait servi en Egypte, il avait acquis dans ce pays non-seulement de la gloire, mais une très jolie fortune, et son goût pour la botanique l'ayant excité à rechercher les plantes les plus rares du pays, un Derviche qui l'avait aidé à composer son herbier, lui

avait fait le cadeau d'un baume excellent dont la vertu merveilleuse, détruisait l'effet de toutes sortes de poisons ; jusqu'à ce moment il n'avait pas trouvé l'occasion de se convaincre de l'efficacité du remède ; mais la circonstance était trop précieuse pour ne pas la saisir, aussi nous apporta-t-il ce trésor avec confiance. Une heure après, que madame de G**. eut pris la dose indiquée, tout son corps se couvrit de pustules noirâtres qui me firent concevoir de nouvelles craintes; mais ô bonheur inesperé ! Les pustules s'ouvrirent et rejettèrent une liqueur fétide qui infecta l'appartement. Après cette déjection, le chirurgien nous assura que la malade était sauvée ; l'inquiétude que nous ne pouvions comprimer, et les larmes que nous répandions, ne pouvaient

laisser à la princesse aucun doute sur le danger de son état, mais cette femme céleste nous regardant avec douceur, et serrant sur son cœur son fils, dont elle n'avait pas voulu se séparer, lui disait avec un accent si touchant que le cœur le plus insensible en aurait été ému: ô mon Alfred, que n'ai-je mille vies à sacrifier pour sauver la tienne.

Heureusement, ce sacrifice généreux n'eut d'autres suites, que de fournir une nouvelle preuve de l'héroïsme que peut produire l'amour maternel; au bout de quelques jours, nos inquiétudes furent totalement dissipées. Alfred sauvé par sa mère, crut devoir à son amour de nouveaux efforts pour se perfectionner dans tout ce qui pouvait récompenser sa tendresse; et l'offi-

cier qui avait été pour nous un ange tutélaire, fut engagé à venir souvent à l'hôtel et à vouloir bien communiquer à Alfred, quelques fruits de ses études et de sa longue expérience. L'enfant était trop attachant, et la princesse trop persuasive, pour opposer quelques résistance à sa volonté ou à ses désirs, et le militaire, retiré du service pour cause d'infirmités, oublia dans l'intimité d'une société charmante les jouissances belliqueuses de Mars; son amabilité, et son excellent caractère intéressèrent madame de G**. au point qu'elle crut ne pouvoir mieux lui prouver sa reconnaissance, qu'en lui faisant épouser une jeune italienne, veuve, riche et aimable, et cette union formée par une femme dont le tact parfait lui faisait juger toujours sû-

rement les convenances et le mérite, fut aussi heureuse que pouvait le désirer, celle dont chaque jour était marqué par un bienfait ou une bonne action.

CHAPITRE XVII.

Voyage.

Depuis l'évènement qui avait failli m'enlever l'être le plus vertueux et le plus chéri, je n'avais jamais pu revoir le bois de Boulogne sans un serement de cœur inexprimable; j'avais manqué d'y perdre celle dont la bonté parfaite jettait des fleurs sur l'automne de ma vie; ce souvenir me le rendait odieux. Madame de G**., quoique parfaitement rétablie de son accident, conservait cependant une mélancolie dont je craignais les suites; il semblait que personnellement elle ne trouvait d'amusement ni de distraction à rien; les caresses de

son fils, ou le bonheur de faire des heureux pouvaient seulement l'arracher à cette tristesse habituelle, qui paraissait devoir dégénérer en consomption. Elle attribuait cet état à la frayeur qu'elle avait eue de perdre son fils beaucoup plus qu'au danger où sa vie avait été exposée; mais son imagination avait été si vivement affectée, que des tressaillemens fréquens troublaient son sommeil et sa tranquillité au point que, si on ne lui avait pas amené son fils sur le champ, les sanglots et les soupirs l'oppressaient tellement qu'elle paraissait prête à étouffer. Le chirurgien m'assurait vainement, que cet état ne provenait que de vapeurs et qu'il n'y avait point de danger, je n'avais pas une assez haute opinion du jugement des hommes relativement à notre sensibilité, pour m'en rapporter aveuglément à celui de

L'esculape. Je savais que ces messieur, accordent beaucoup plus d'influence au physique qu'au moral, et mes remarques particulières m'avaient prouvé, que chez les individus susceptibles d'une grande sensibilité si cette faculté recevait trop d'extension elle pouvait désorganiser le physique; j'engageai la princesse à se livrer à un peu plus de distraction afin de rétablir l'inaltérable égalité de son caractère. Les voyages me parurent propres à produire cet effet, et comme je savais qu'en faisant paraître le désir de voyager mon projet serait bientôt mis à exécution, je pris pour texte de nos conversations, l'agrément et l'utilité des voyages; j'avais parcouru une grande partie de l'Allemagne et toute la Suisse; l'Italie excitait ma curiosité, mais la crainte que ce pays ne réveilla dans l'âme de ma bienfaitrice des souvenirs

douloureux

douloureux m'empêcha d'en parler, je la décidai en faveur des provinces Méridionales de la France, et nous partîmes, pour le Languedoc. Elisabeth fit partie du nombre des femmes dont la princesse se fit suivre, et les naïves exclamations de son étonnement pendant la route, ne contribuèrent pas peu à nous égayer; comme elle n'avait jamais vu que Paris et ses environs, tout lui paraissait surprenant, car si la capitale renferme des merveilles, celui qui n'a jamais vu que les chefs d'œuvres de l'art, n'en est pas moins ébloui en contemplant les beautés de la nature.

Nous arrivâmes à Montpellier, où la beauté du ciel, et les paysages délicieux qui l'entourent nous engagèrent à s'éjourner quelque tems. Un puissant motif détermina aussi la princesse à s'y arrêter; Alfred n'avait pas eu la petite vérole, et les in-

quiétudes de sa mère étaient chaque jour renaissantes à cet égard; l'inoculation n'était plus en crédit, la *vaccine* l'avait remplacée. Sans oser prononcer sur une pratique, dont le tems et l'expérience doivent seuls garantir ou détruire le succès, je n'étais pas exempte d'une crainte superstitieuse contre les innovations, et j'étendais cette crainte jusqu'à la mode de la vaccine; j'avais toujours évité de donner mon avis sur cet objet. Cependant la princesse ne pouvant résister à l'inquiétude qui la dévorait, résolut d'assembler les plus fameux médecins de la faculté, d'entendre leurs raisonnemens sur la nouvelle méthode si fort en vogue, et de se décider d'après la solidité de leurs raisons; tous se réunirent en faveur de la vaccine, cette unanimité faisait pencher la détermination de madame de G**., lorsque je m'avisai de parler

en faveur de l'inoculation, et j'étayai ma thèse de tous les argumens que j'avais entendu faire trente ans auparavant. Les médecins réfutèrent victorieusement toutes mes raisons, alors je leurs fis l'observation suivante : « Il y a trente ans que j'ai entendu » soutenir l'utilité de l'inoculation » avec autant de chaleur que vous » en mettez à présent à démontrer » celle de la vaccine; c'était presqu'une hérésie dans ce tems là que » de ne pas croire à ses miracles; ce- » pendant vous me prouvez à pré- » sent que l'inoculation avait beaucoup d'inconvéniens; qui me garantira que dans vingt ans, une autre méthode ne viendra pas discréditer celle d'aujourd'hui? et s'il en » est ainsi, pourquoi voulez-vous » que je ne croie pas la nature plus » sage dans sa marche, que ceux qui » veulent la diriger? Vous me citez

» la Circassie la Géorgie ou par ce
» moyen, on conserve la beauté des
» femmes ; mais pour faire cette opé-
» ration, transplantez-moi donc dans
» ces climats brûlans, où la châleur
» tient sans cesse les pores ouverts et
» par conséquent pare aux dangers
» de l'éruption ; votre châleur artifi-
» cielle n'atteindra jamais avec éga-
» lité, celle de ces pays brûlans ; lais-
» sez donc à chaque partie du monde
» les coûtumes qui leur sont propres,
» et dont les avantages tiennent aux
» localités, et ne nous assujétissez pas
» à des expériences dont les résultats
» nous coûteraient peut-être trop
» cher. »

Un sermon, m'avait fait un ennemi de l'aumônier, mais je vis le moment où ma tirade allait déchaîner contre moi toute la faculté, cependant le plus grand nombre des docteurs, ne me jugeant pas un adversaire digne

d'entrer en lice avec eux, se contentèrent de hausser les épaules; d'autres trop polis pour me dire cruement que j'étais un imbécile, et croyant que je ne les comprenais pas, me firent l'application de ce verset du pseaume: *aures habent et non audiunt, oculos habent et non videbunt.*

Madame de G**. frappée de la justesse de mes observations, congédia poliment ces messieurs, après les avoir payés libéralement, et Alfred ne fut ni vacciné, ni inoculé. Un régime sain et frugal, en lui donnant un sang doux et pur, le tint toujours en garde contre les dangers d'une maladie violente; trois mois après, la nature nous délivra de toute inquiétude en lui envoyant une petite vérole bénigne, dont il se tira le plus heureusement du monde, et qui ne lui laissa de traces que celles qui devait rendre son teint moins efféminé. Cette époque fut

une de celle qui contribua le plus à rétablir la santé de la princesse, et n'ayant plus à craindre les dangers de la consomption, nous quittâmes le pays dont l'air salubre est le remède le plus efficace contre cette triste maladie.

CHAPITRE XVIII.

Doit-on compter sur le bonheur?

Mon bonheur me paraissait si assuré, que les évènemens passés ne me paraissaient qu'une triste illusion qui s'était évanouie devant une heureuse réalité. Les charmes de l'estime et de la confiance, les agrémens de l'opulence, les bluettes de la considération, tout concourrait à reporter mes souvenirs sur le bonheur dont j'avais joui dans ma jeunesse, et dont le présent me paraissait la continuation; mais tout le chapitre des épreuves n'était pas encore épuisé; et le sort m'en réservait une

si cruelle, qu'après me l'avoir fait subir, il ne lui reste plus de traits à me lancer. Nous étions encore à Bordeaux où le désir de nous amuser, nous avait conduit, lorsque la princesse reçut des nouvelles du duc de Montano, premier ministre du roi d'Espagne, il la priait avec instance de faire un voyage à Madrid, et de lui amener Alfred, ayant des projets importans en faveur de cet enfant. Sans tenir trop aux prestiges de l'ambition, madame de G**. connaissait ce qu'elle devait à la gloire de son nom, et ne destinait pas son fils à être une insipide marionette de société; elle se trouvait flattée de pouvoir contribuer aux destinées de son fils par un acte de complaisance qui lui était plus agréable que pénible; et le voyage en Espagne fut décidé. Mais comme d'après les apparences ce voyage devait être long, la prin-

cesse

cesse prit du tems pour mettre ordre à ses affaires; et M. Marescot fut chargé de l'administration de ses biens pendant notre absence; j'étais trop nécessaire à madame de G**. pour n'être pas sa compagne de voyage, et devenue cosmopolite par les circonstances, il m'était fort indifférent d'habiter tel ou tel coin du monde, pourvu que mon cœur y trouva son compte, et auprès de quoi pouvai je me trouver plus heureuse qu'avec une bienfaitrice, délicate au point de faire oublier à l'amour-propre, que la reconnaissance peut quelquefois être un fardeau? Nous partîmes donc ensemble. Une suite nombreuse mit autant d'embarras que de somptuosité dans notre voyage, mais pour flatter l'orgueil de l'oncle ministre, il fallut bien déployer tout l'appareil du luxe et de la magnificence. Notre route fut heureuse, et nous arrivâmes à Madrid

sans autres désagrémens que d'avoir rencontré de mauvaises auberges, désagrément très commun en Espagne ; mais comme avec de la philosophie on sait s'accomoder de tout, nous rîmes plus d'une fois, des privations forcées que nous éprouvions; et je tirai parti de la circonstance, pour accoutumer Alfred à se passer des petites jouissances de superflu que l'habitude lui avait rendu nécessaire. Il se trouva très malheureux les premiers jours, mais son bon caractère, et la gaieté constante que nous opposions à ces petites contradictions étouffèrent bien vîte la nuance d'humeur qu'il était prêt à manifester. En voyant les fatigues des dévots pélérins que nous rencontrions souvent, et qui allaient à St.-Jacques de compostelle, *Alfred* fit réflexion qu'une bonne diligence bien suspendue, est mille fois plus agréable que de faire

une longue route à pied; et la croûte de pain frottée d'oignons cruds, qui souvent faisait le frugal repas des dévots Espagnols faisait trouver bien meilleur l'excellent pâté, et la fine volaille aux truffes qui faisaient le fond de notre cuisine portative. Ainsi dans toutes les circonstances de la vie, que de chagrins ne s'épargnerait-on pas, si l'on voulait prendre la peine de raisonner ? Rarement on se trouve dans une position assez malheureuse, pour que les comparaisons que l'on peut faire ne serve d'allégement; et à propos de cette réflexion je me rappelle une particularité de notre voyage qui en démontrera encore mieux la force .Dans un misérable hameau, décoré du nom de bourg, où nous fûmes obligés de passer la nuit, la chaumière que l'on appellait auberge aurait pu à bien plus juste titre passer pour une étable, mais tel est le caractère national

de l'Espagnol que jusqu'aux dénominations, on y reconnait une teinte gigantesque toujours disposée à métamorphoser les objets en beau. Rien n'était plus fait pour rappeller à la mémoire, l'illustre Don Quichote que notre malencontreuse hôtellerie, un petit homme racourci nous retraçait Sancho et ses proverbes, la servante avait toutes les grâces de l'aimable Maritorne; et pour comble de malheur, les voyageurs étaient obligés de coucher pêle mêle avec les maîtres du logis, par la raison bien péremptoire qu'il n'y avait qu'une longue galerie, où l'on avait placé des lits. Dans le nombre des individus condamnés à passer la nuit dans ce logis misérable était une dame, beaucoup moins philosophe que nous; aux circonstances désagréables qui l'irritaient, se joignaient encore des malheurs réels; originaire de France, différens évène-

mens l'avaient conduite en Espagne, où elle s'était mariée, et était restée veuve avec quatre enfans, dont les seules espérances de fortune reposaient sur un frère de son mari établi à Bordeaux. Elle venait de faire un voyage dans cette ville pour obtenir de son beau-frère, quelques secours qui la missent à même de suivre l'éducation de ses enfans, et de les établir; mais l'oncle flegmatique lui avait confié avec le plus grand sérieux du monde, qu'il était devenu amoureux fou, de la plus jolie actrice du monde, et que pour ne pas compromettre la noblesse Espagnole, il avait contracté un mariage secret qui mettait à couvert et sa conscience et son orgueil; que comme probablement sa légitime moitié était enceinte, il ne pouvait faire aucun tort à sa future postérité, et la pauvre dame qui croyait palper des écus, ne reçut que des conseils

sur l'économie, et la dépense inutile que lui avait occasionné ce voyage. Elle aurait eu plus besoin d'en recevoir sur la résignation qui lui était nécessaire; car ses soupirs et ses lamentations fatiguèrent tellement les voyageurs, qu'un *père de la mercy*, qui pendant le long récit de la Franco-Espagnole, s'était promené gravement en récitant son chapelet, ennuyé de ses jérémiades, alla se placer devant elle, et dénouant le cordon qui retenait sa robe, lui découvrit une poitrine criblée de cicatrices: regardez, lui dit-il, et osez vous plaindre: j'ai été à Alger pour racheter des captifs, un scélérat de renégat par la trahison la plus infâme, me fit esclave moi-même et me vendit à Maroc au plus barbare des corsaires. Là, chaque jour la moindre faute nous attirait la bastonade la plus rigoureuse, offrant à Dieu mes peines,

mais le priant avec ferveur de les terminer le plus vîte possible. Une tentative que je fis pour m'échapper me mit sur le point d'être empalé, cependant j'en fus quitte pour mes deux oreilles qui furent clouées à la porte du logement des esclaves, pour leur servir d'exemple. Cette mutilation, loin de me décourager, ne fit qu'accroître mon dégoût pour la vie et mon amour pour la liberté ; l'un et l'autre me conduisirent à de nouvelles tentatives qui furent plus heureuses. Un esquif dans lequel je me sauvai avec plusieurs de mes compagnons d'infortune, nous conduisit dans des parages inconnus ; un calme plat nous ayant fixé en mer pendant huit jours, nous restâmes sans nourriture, et contraints de délibérer, lequel de nous serait sacrifié pour servir de pâture aux autres, nous ne fûmes tirés de cette position affreuse,

que par une tempête plus affreuse encore, qui nous engloutit tous ou nous brisa sur les rochers, excepté moi, qui n'échappai à ce triste sort que par un miracle; mais jetté sur une côte déserte, j'étais réduit à envier le sort de mes infortunés compagnons; lorsqu'ayant vu des feux allumés, sans calculer les dangers qu'il y avait à en approcher je courus du côté où ils étaient; un parti de négres antropophages s'amusaient à rôtir un prisonnier; et ce jour là, j'aurais eu toutes les horreurs de la grillade sans la protection très-spéciale du bienheureux St. Jacques de Compostelle, que je fis vœu d'aller visiter si j'échappais à mon malheur; les négres m'ayant apperçu, se jettèrent sur moi et m'ayant dépouillé, commencèrent à me placer devant le feu qui avait terminé les jours de mon prédécesseur. Les contorsions que m'arrachait

la douleur, excitaient leur bruyante gaieté ; mais ayant bu avec profusion du vin de Palmier qu'ils avaient dans une outre, cette liqueur en les faisant tomber dans un sommeil profond me sauva la vie. Le feu qui me desséchait s'étant éteint faute d'aliment, je réunis le peu de force qui me restait, et je me débarassai de mes liens, puis me traînant dans la forêt qui couvrait l'isle, la première caverne qui s'offrit à ma vue me servit d'asile : c'était l'habitation d'une chèvre sauvage, mais les animaux moins féroces que les hommes, loin de m'enlever l'existence me la conservèrent : la chèvre d'abord intimidée de mon arrivée, se laissa bientôt flatter, et même traire ; le pacte d'aillance fut conclu entre nous sans beaucoup de formalité, et j'éprouvai le plus heureux résultat de ce traité, car le lait de ma compagne me fournissait nonseule-

ment ma nourriture, mais exprimée sur mes douloureuses blessures, leur servit d'un baume bienfaisant, et ne m'a laissé de trace que celle que vous voyez. Différens évènemens peu intéressans varièrent mon séjour dans l'isle où je restai deux ans. Pendant ce tems, j'ai eu celui de réfléchir combien les combinaisons humaines étaient chétives devant les décrets de la providence, puisqu'elle s'était servi à mon égard de moyens aussi extraordinaires pour me conserver la vie. Plein de confiance en cette divine providence, je me soumis avec résignation à mon sort; et je fus récompensé de ma soumission par un nouveau miracle; un vaisseau qui avait été tourmenté par une tempête aborda dans l'isle, pour faire de l'eau et racommoder ses agrès, et je trouvai l'occasion inespérée de revoir ma patrie. Mon premier soin depuis mon

retour en Espagne, est d'accomplir mon vœu à St.-Jacques de Compostelle, et je vous engage madame à mériter les faveurs de ce grand saint par plus de patience et de résignation. Nous avions tous écouté le récit *du bon père* avec intérêt, mais la pleureuse en tira un profit particulier, car la nuit, lorsqu'il lui échappa encore quelques soupirs, je l'entendis qui répétait tout bas: ô mon Dieu! manquer d'être rôti! c'est encore pis que de trouver son beau-frère marié, et d'avoir fait un voyage inutile.

CHAPITRE XIX.

Arrivée.

Enfin notre voyage se termina heureusement, et nous arrivâmes à Madrid. Un hôtel magnifique avait été retenu pour nous et la joie du duc de Montano, dédommagea la princesse

des fatigues de la route. Après les premiers jours, donnés au repos et à l'effusion d'une tendresse réciproque, il fut question des grands projets qui avaient déterminé notre voyage ; le duc de Montano, veuf, sans enfans, jouissant d'une fortune immense et d'un crédit sans bornes, ne pensait rien moins qu'à amener une alliance, entre Alfred et la fille du vice-roi d'Arragon. La jeunesse des parties contractantes ne paraissait qu'un obstacle facile à lever, et en faveur de cet arrangement qui satisfaisait les deux passions dominantes du duc, l'orgueil et l'ambition, il assurait tous ses biens à Alfred. Eclairée par sa propre expérience sur les inconvéniens d'un mariage qui n'aurait pour base que les convenances d'intérêt, la princesse demanda à son oncle le tems de réfléchir sur un projet de cette importance, et me chargea de prendre le plus secrettement

possible tous les renseignemens relatifs au caractère de Dona Isabelle sa future belle fille, ainsi que celui de sa famille. Isabelle n'avait encore que dix ans, mais dans ces climats chauds où la nature agit avec plus d'activité que dans les climats tempérés, les femmes sont presques toutes à cet âge dans la même perfection de développement que les demoiselles de seize ans chez les autres nations. Dom Fernando, père d'Isabelle, était un homme vain, mais très jaloux du crédit du duc de Montano : comme tous les courtisans, ses passions favorites étaient l'orgueil et l'ambition ; peu sensible au mérite de son épouse qui en avait cependant beaucoup, il l'avait reléguée au fond de la Castille, dans un vieux château qui faisait partie de ses immenses possessions ; Fernando, n'appréciait dans les charmes d'Isabelle et dans ses excellentes

qualités, que la possibilité de contracter par ces moyens, une alliance avec quelques familles puissantes qui pourraient le soutenir dans ses projets ambitieux; ainsi le titre auguste de père, n'était aux yeux de Fernando que l'avantage de posséder un trésor important, qui pouvait disposer à son gré de tous les cœurs.

Isabelle avait beaucoup d'adorateurs, le plus redoutable de tous aux yeux du duc de Montano, c'était *Dom Souza* dont la famille faisait remonter son illustre origine jusqu'aux croisades; on sait combien les Espagnols sont attachés aux prérogatives de la noblesse, aussi Dom Souza était si fier et si orgueilleux de sa fastueuse antiquité, qu'il n'avait fallu rien moins que les charmes d'Isabelle pour abaisser ses prétentions jusqu'à la fille d'un vice-roi, son intention ayant toujours

été de ne s'allier qu'aux têtes couronnées; il avait même porté l'extravagance jusqu'à équipper un vaisseau pour aller à la Chine, voir si l'empereur de ce pays n'avait pas quelque princesse qui put lui convenir. A cette imagination exaltée, Dom Souza joignait un caractère violent et emporté qui ne pouvait supporter aucune contradiction ; jaloux et présomptueux à l'excès, cet ensemble de défauts ou plutôt de vices ne devait pas le rendre bien désirable en qualité d'époux, mais qu'importait à Fernando que sa fille fut malheureuse pourvu que son père fut tout puissant! Son indécision était donc partagée entre les richesses de Montano et la noblesse de Souza; tels furent les détails que j'obtins après les informations les plus exactes. Bien supérieure à toutes les petites passions qui agitent les courtisans, la

princesse n'avait qu'un but, et sa vie entière était employée à l'atteindre, et ce but, c'était le bonheur d'Alfred. Isabelle semblait digne d'être associée à une pareille tâche ; tous les suffrages étaient réunis en sa faveur ; et quoique dans un âge aussi tendre, elle avait trouvé l'heureux secret de se faire adorer de tout ce qui l'approchait. Alfred n'avait que quatorze ans, et ne s'occupait guères de devenir prochainement époux, ses goûts favoris étaient la musique et l'équitation, et il aurait préféré aux beautés les plus séduisantes, un cheval Arabe ou un violon de Crémone; Isabelle n'était donc à ses yeux qu'une enfant très insignifiante qu'il trouvait belle, parce qu'à force de l'entendre dire, il le répétait aussi.

Cependant la princesse inquiète de l'espèce de violence que le duc

de

de Montano voulait faire à sa volonté, ainsi que de l'éclat qu'il donnait à sa recherche, opposait à l'ambition de son parent tout ce que la raison lui fournissait d'argumens; le duc s'irritait des obstacles qu'elle faisait naître, et s'indignait des doutes qu'elle avait sur la réussite de cette affaire; de son côté l'impétueux Dom Souza n'eut pas plutôt la certitude qu'il existait un mortel assez téméraire pour oser rivaliser avec lui qu'il forma le projet de donner une leçon sévère à celui qu'il appellait un amant au berceau et de couvrir Alfred de tels ridicules qu'à son début dans le monde il n'éprouva que des dégoûts; Fernando profitait de l'importance qu'on mettait à son alliance, pour flatter tour à tour les prétendans, qui pouvaient le mieux servir ses vues; Isabelle mettait seule dans cette lutte une franchise qui lui

faisait honneur, quoiqu'elle irritât son père; elle haïssait Dom Souza, et ne tenait aucun compte d'Alfred; aimait-elle! C'était son secret; et qu'on ne s'étonne pas d'une pareille question faite sur un enfant, Isabelle sortait de la classe ordinaire, et si elle eût été contemporaine du fameux *Pic de la mirandole* jamais couple n'aurait été mieux assorti, il était impossible qu'à travers tant d'intérêts contradictoires les négociations n'allassent pas très lentement, mais comme ces lenteurs impatientaient le fougueux Dom Souza, il résolut de faire tourner la chance en sa faveur par un coup d'éclat. Alfred allait au Prado, presque tous les jours; une suite nombreuse l'accompagnait toujours, et donnait à ses promenades un air de faste et de magnificence. Un jour où la chaleur l'avait engagé à descendre de son cheval, pour jouir d'un peu de

fraîcheur à l'ombre d'un bosquet, Dom Souza qui depuis longtems épiait une occasion semblable, s'approche d'Alfred et le toisant avec hauteur, lui demande, d'un air méprisant, s'il veut accepter une place de colonel dans un régiment de Liliputiens ? Alfred ne comprenait pas encore bien l'Espagnol, mais il avait lu *Gulliver*, et piqué de la question, qui lui fut traduite par un de ses gens, il répondit fièrement à Souza, par ces vers de Corneille :

. . . . . « Dans les ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années. »

La riposte, était heureuse, et ne fit qu'accroître la colère de l'aggresseur. Humilié sans doute de n'avoir pu en imposer à un enfant; un geste menaçant ayant suivi quelques propos grossiers *Alfred* cet enfant jadis si timide, et dans les tems si doux, ne se posséda plus, et ripostant au geste, avec la même vivacité

qu'il l'avait fait à l'épigramme, une cravache qu'il tenait à la main, parcourut avec rapidité la figure de Souza; celui-ci frémissant de rage ne pense qu'à consommer le crime, qu'il méditait sans doute depuis long-tems, et son stilet plongé à trois reprises dans le sein de l'infortuné et imprudent Alfred l'étendit aux pieds de son ennemi, privé pour toujours de la lumière.

En réfléchissant depuis à cet évènement tragique, je n'ai jamais pu concevoir que les gens d'Alfred n'aient pas pu empêcher un pareil malheur. Avaient-ils été gagnés! C'est ce que le tems n'a pu m'éclaircir; après ce forfait, Dom Souza s'éloigna, de toute la vîtesse de son cheval, et cette fuite n'achève-t-elle pas la conviction que parmi ceux à qui Alfred était confié il y avait des traîtres. Il

fallait essayer cependant de rendre la vie à ce malheureux jeune homme, si indignement assassiné ; mais redoutant les suites de l'évènement ainsi que le premier coup d'œil de la princesse, aucun domestique n'osait se charger de venir annoncer cette affreuse nouvelle ; cependant le valet de chambre d'Alfred plus jaloux que les autres de prouver son innocence par sa conduite, prit sur lui, de faire rapporter le corps inanimé de son maître. Son entrée à l'hôtel fut assez prudente pour avoir le soin de m'annoncer l'évènement qui venait d'arriver. Un habile chirurgien visita les blessures, et chercha en vain par tous les moyens possibles, à ranimer une étincelle de vie dans le corps qui en était privé. Toutes les tentatives furent inutiles, et j'eus la cruelle certitude, que j'étais destinée à porter le coup mortel à celle pour qui

j'aurais donné la dernière goutte de mon sang. Il était bien essentiel d'apporter les plus grands ménagemens dans la manière d'apprendre à cette malheureuse mère, la perte qu'elle venait de faire; les convenances exigeaient que j'instruisisse le duc de Montano de l'évènement qui anéantissait tous ses projets, et j'y fus. Je ne vis dans l'expression violente de sa douleur, que le regret de voir son ambition déjouée, j'eus beau vouloir fixer son attention sur le désespoir de sa nièce, l'insensible duc me répondit en se frappant le front avec fureur : eh quoi ! Un Dom Souza aura éteint dans un instant la race et l'espoir des *Montano* ! Voyant que chez le duc, l'égoïsme seul était en jeu, je me dévouai à aller remplir la triste mission, que le devoir m'imposait ; la princesse avait été en dévotion dans un couvent de Ma-

drid et ne devait revenir chez elle que très tard, peut-être même que le lendemain ; voulant tirer parti de la circonstance, et comptant sur l'abnégation ou la ferveur de sa piété l'avait sans doute plongée ; je fis placer dans sa chambre, différens tableaux qui devaient amener décessairement des réflexions analogues à l'épreuve, à laquelle la providence venait de la soumettre; le sacrifice d'Abraham remplaça le portrait d'Alfred, celui de Jephté et d'Iphigénie furent également posés dans des endroits très apparens ; j'espérais que cette affection à lui présenter ainsi des objets lugubres, la frapperait, et me fournirait peut-être quelqu'occasion de la préparer doucement à son malheur. Effectivement, la princesse étant rentrée à dix heures du soir, fut frappée de l'air consterné de tous les gens

de la maison, elle me fit prier d'aller près d'elle, et ma tristesse la confirma dans l'attente de quelque grand malheur; la vue des tableaux placés chez elle l'étonna, et par un pressentiment naturel, elle demanda avec effroi: où était Alfred? Le silence que l'on garda au lieu de lui répondre, lui fit jetter les yeux sur moi; les miens étaient fixés dans ce moment sur la figure d'Abraham; madame de G*". suivit leur direction, jetta un cri, et s'évanouit. Je cherchai à exciter son attendrissement et à faire couler ses larmes, et persuadée qu'elle m'entendait quoiqu'elle parut privée de mouvement, je lui dis tout ce que la tendresse put me dicter de plus touchant. Le premier signe de vie que l'on obtint d'elle, fut un sanglot, et ses larmes coulèrent en abondance, je la crus sauvée, et peut-

être

être l'aurait-elle été, sans la cruelle persévérance de son oncle à vouloir entrer chez elle ; enfin il força l'ordre absolu que j'avais donné de ne laisser pénétrer qui que ce fut ; et s'élançant comme un forcéné auprès du lit de sa nièce : console-toi, ma chère amie, s'écria-t-il ; le perfide Dom Souza expiera bientôt tout le mal qu'il nous fait ; il est arrêté, et je veux qu'il expire dans les angoisses du désespoir et des tortures les plus cruelles. Cette affreuse image présentée sans ménagement dans un instant où la princesse ne faisait que pressentir le malheur arrivé, lui porta le coup le plus funeste. Sans égards pour mes représentations et celles du médecin, l'implacable duc eut la barbarie d'entrer dans les plus grands détails sur l'assassinat *d'Alfred;* envain je voulus mettre en contraste les douces con-

solations de la religion ; le mal était fait : l'infortunée princesse tomba dans un état de stupeur avant-coureur de la mort : tous les moyens qu'on employa pour la ramener même au sentiment de la douleur, n'obtinrent par intervales, que quelques mots entre coupés où se mêlait le nom *d'Alfred;* ses yeux fixes s'éteignirent par dégrés, et le troisième jour qui suivit la mort *d'Alfred* fut celui qui réunit la mère au fils. Le duc de Montano aurait été inconsolable de l'extinction de sa famille, si Dom Souza ne s'était poignardé dans sa prison afin d'éviter l'échafaud ; alors la vengeance toujours si douce pour un cœur Espagnol, vint cicatriser les blessures envenimées du ressentiment, et le duc finit par prendre si stoïquement son parti, qu'au bout de dix huit mois, et à l'age de soixante et quinze ans, il épousa la fille d'un *hidalgo*

sans fortune, mais noble comme le prince des Asturies, afin, disait-il, d'essayer de relever l'éclat de son nom en donnant un héritier aux *Montano*. Ses vœux furent encore trompés de ce côté, la noble épouse du duc accoucha d'une fille, et son époux mourut d'une goûte remontée, que lui causèrent le dépit et la crainte de voir le nom de *Montano* effacé dans la postérité.

CHAPITRE XIX.

Retour à Paris.

APRÈS l'affreuse catastrophe qui m'avait enlevé les deux êtres qui m'étaient les plus chers, Madrid ne pouvait m'être qu'odieux. Grâce aux libéralités de la princesse, qui possédait au suprême degré l'art si difficile et si rare de donner sans offenser la délicatesse, ma bourse était assez bien fournie, pour me laisser la possibilité de revenir en France; nous reprîmes donc tristement ma pauvre Elisabeth et moi, la route que nous avions parcourue si gaiement six mois auparavant; chaque lieu me rappelait vivement la perte que je venais de faire, et ce ne fut qu'avec un serrement de

cœur inexprimable, que je pris sur moi d'entrer à l'hôtel, lorsque nous arrivâmes à Paris. Je mêlai mes larmes avec celles du bon M. Marescot; et après avoir réglé mes affaires d'intérêts, je me trouvai en possession de deux mille francs de revenus et d'une jolie somme en argent comptant; je retrouvais un peu d'aisance, et j'avais perdu le bonheur!.. Ma santé s'altéra sensiblement, je ne jouissais plus de rien, mon cœur était vuide, et la mélancolie qui est la suite d'un pareil état, m'aurait peut-être conduite au tombeau si d'après les conseils d'un médecin prudent et éclairé, je ne m'étais décidée à aller prendre les eaux de Plombières. Les distractions forcées du voyage, la variété des paysages, calmèrent un peu ma tristesse, et quoique les blessures que mon cœur venait de recevoir, ne pussent être cicatrisées que par le

tems, j'éprouvai un mieux sensible dans le déplacement que je fis. Une nuance de gaieté vint même adoucir, les teintes sombres de mon humeur habituelle, et je la dus à un évènement assez plaisant.

CHAPITRE XX.

Aventure d'auberge.

La route de Paris à Plombières offre une variété de paysage faite pour distraire ceux qui attachent quelque prix aux beautés de la nature; mais en approchant des Vosges le paysage prend une teinte sévère, et même lugubre; la stérilité du pays rend les habitations moins fréquentes, on fait souvent trois et quatre lieues sans rencontrer une maison; la terre ne produit qu'un peu de sarasin ou bled noir, dont la culture pourvoit aux rigoureux besoins des sobres habitans

de cette contrée; de grandes étendues de terrein couvertes seulement de grosses masses de pières noires ajoutent au deuil de la nature; il semble que dans cet endroit le créateur fatigué des beautés qu'il avait produit ailleurs, n'aie ici qu'ébauché son ouvrage, et cette sombre esquisse se fait ressentir jusque sur la figure des habitans, dont le teint jaune et hâve, loin d'inspirer de la confiance en faveur de leur séjour, doit faire présumer au contraire qu'il est plus probable d'y perdre la santé que de l'y recouvrer; quoiqu'il en soit il est facile de présumer, que les voyageurs qui dirigent leurs courses dans cette province, n'ont pas toujours l'agrément de bonnes auberges; obligés de suivre des chemins de traverse, il est très fréquent d'être forcé de passer la nuit dans les plus chetifs cabarets de

villages. Assujétie comme tout le monde au désagrément de cette route, après une journée d'un tems détestable je fus obligée de coucher dans un village, où il n'y avait qu'une auberge, de nombreuses compagnies de rouliers occupaient d'habitude la presque totalité du logement; cependant en faveur de l'apparence de ma voiture, on fit quelques changemens dans la distribution des lits, et l'on m'assigna une petite chambre, la plus belle sans doute de la maison, car le lit décoré de vieux rideaux d'indienne à moitié déchirés, était un luxe, que n'offrait aucune des autres chambres; pour donner plus de somptuosité à mon séjour, on me servit à souper dans une grande salle que ma chambre précédait, et où une dame fort aimable accompagnée de deux enfans devait coucher. Nous réuni-

mes nos provisions, car celles de l'auberge auraient plutôt inspiré le dégoût, que rassasié l'appétit ; et un bon pâté, quelques bouteilles d'un excellent Bourgogne, en égayant notre repas, nous fit prolonger notre conversation bien avant dans la nuit ; cependant ayant besoin de repos, pour supporter le lendemain les fatigues d'une route très pierreuse, nous nous décidâmes à prendre possession de nos grabats, mais lorsque je voulus m'enfermer dans ma chambre et monter dans mon lit, je fus très surprise de le trouver occupé par un voiturier qui sans façon s'était jetté tout habillé sur les couvertures, et dont le profond sommeil résistait aux caresses multipliées des insectes de tout genre, qui tâchaient de fixer son attention. J'appelai l'hôte qui à force de tirailler le dormeur parvint enfin à

l'éveiller ; mais sa colère fut violente lorsqu'on lui fit la proposition de quitter la chambre qu'il avait usurpée ; moins illustre, mais aussi emporté qu'Achille, le voiturier fit usage des armes de son état pour se maintenir dans son usurpation ; un fouet agité avec art, écartait les assaillans, et ne me laissait guères l'espoir de me reposer ; mais le tableau était si comique, que l'envie de dormir se changea en envie de rire; l'hôte, l'hôtesse, deux servantes et trois valets d'écurie employaient envain leurs forces et leur adresse, pour débusquer l'ennemi de son poste ; l'aboyement des chiens, les juremens de l'assiégé, les éclats de rire des spectateurs, rendaient cette scène digne du pinceau de *Teniers*; mais enfin l'adresse d'Elisabeth décida la victoire ; indignée de voir sa maîtresse forcée de passer la

nuit debout, le génie de la ruse l'inspire, et se glissant au pied du lit, elle chatouille la plante des pieds de l'obstiné roulier ; cette tactique savante décide la victoire, et un rire convulsif ayant abattu sa force d'Hercule, et ne lui laissant plus de moyens de defense, il fut emporté triomphalement par les quatre membres, et je jouis enfin de la douce liberté de devenir à mon tour, la pâture des puces et des punaises, que le combat bruyant qui venait de se passer n'avait effrayé que pour peu de tems ; cependant la force irrésistible du sommeil agit aussi puissamment sur moi que sur mon prédécesseur, et Morphée en dépit de mes nouveaux ennemis, me fit cueillir ses plus doux pavots.

CHAPITRE XXI.

Le bon curé.

La distraction continuelle que le mouvement, et les fêtes que l'on donne aux eaux font éprouver, fut sans doute le résultat le plus heureux, que j'obtins des ordonnances de la faculté; mon imagination se calma par dégrés, et tout en conservant un souvenir tendre des bontés de ma bienfaitrice, mon cœur fit à ma raison le sacrifice de cette exaltation d'idée qui avait dérangé ma santé sans acquitter davantage la dette de la reconnaissance; je parvins à modérer un attachement dont la vertu

avait toujours fait la base, et que la vertu parconséquent devait régler ; mon caractère reprit son égalité, et je crus que le meilleur moyen d'honorer la mémoire de la princesse, était d'imiter sa bonté. Ayant donc recouvré ma santé je pensai à revenir à Paris ; mais avant de quitter Plombières je voulus visiter *Luxeuil*, ainsi que *Fougerolles* petit village renommé par le kirchwasser qui s'y fabrique, le retour de mes forces, et le piquant du paysage m'ayant souvent engagé à mettre pied à terre pour herboriser, ou pour jouir d'un beau point de vue, je me trouvai sans y penser assez éloignée de ma voiture, et ayant pris dans les bois un sentier pour un autre, après beaucoup de fatigues, je me serais trouvée fort embarassée sans l'utile rencontre d'un homme dont l'âge et le maintien respectable inspiraient la

confiance. Il tenait à la main un gros livre que je pris pour un *bréviaire* et j'en conclus qu'il était ecclésiastique, ma conjecture était juste, car lui ayant laissé appercevoir mon embarras, nonseulement il m'offrit son bras pour appui, mais encore il m'engagea à venir me reposer dans sa cure qui n'était pas éloignée, il sut applanir tous les obstacles que je faisais naître, en me promettant d'envoyer à la découverte de ma voiture, et je le suivis ; après une heure de marche que mon conducteur sut abréger par le charme d'une conversation instructive et variée, nous arrivâmes chez lui. Son humble demeure offrait toute la simplicité des apôtres de Jésus Christ, mais le bon cœur qui dictait les offres du bon curé, augmentait le plaisir qu'on avait à les accepter ; du lait bien frais, quelques fruits et un petit verre de cordial qu'il

composait pour ses malades, réparèrent mes forces un peu épuisées. Pendant que je prenais mon frugal repas, je vis arriver des pauvres femmes qui rapportaient du fil nouvellement travaillé, on leur livra en échange de gros paquets de lins, et le salaire du travail qu'elles avaient fait dans la semaine, et pendant que le curé inscrivait sur ses registres et réglait les comptes, sa gouvernante m'apprit que son maître, très borné dans ses moyens de faire du bien, n'en avait point trouvé de plus utile et de moins dispendieux que de faire semer à son compte des champs de lin et de chanvre. La récolte occupait d'abord les plus infirmes à qui l'on donnait ces deux matières à dégrossir; la filature occ[illegible] pauvres femm[illegible]ujours chez M[illegible]age qu'[illegible] homme

de métiers de tisserands, fabriquaient ensuite ce fil, et les toiles qui en provenaient étaient vendues à Luxeuil où l'on en fait un commerce assez considérable. Le bénéfice résultant de ces ventes était distribué aux pauvres dont les infirmités les rendaient incapables de travailler, et servait encore à entretenir une marmite de bouillon toujours prête pour les malades et une apothicairerie assez bien pourvue des remèdes les plus simples; ainsi par son zèle et son intelligence, cet homme respectable était parvenu à bannir de son village, la pauvreté et les vices qu'elle entraîne. Le peu d'heures que je passai chez lui, me rendirent témoin des nombreuses bénédictions qui lui furent prodiguées. Bon comme les anciens patriarches, les plus pauvres [illegible]oissiens étaient ceux qui [illegible]os de droits à sa solici-

tude, je pus en juger par le fait suivant: un paysan en coupant du bois s'était fait avec sa coignée une blessure profonde à la jambe, on l'apporta chez le Curé, que ses connaissances en botanique, rendait très habile à guérir ces sortes d'accidens; occupé du pansement du blessé, on vint l'avertir qu'une vieille femme extrêmement malheureuse venait de se fouler le bras, cette femme demeurait à l'extrêmité du village, un orage, violent menaçait d'éclater; sans craindre la fatigue et les suites de l'orage le prêtre humain autant que désintéressé, recommanda le blessé à sa gouvernante en lui prescrivant ce qui lui restait encore à faire, et courut auprès de la plus malheureuse. Ce trait était d'autant plus généreux, que cette femme d'un caractère acâriatre avait souvent poussé l'ingratitude jusqu'à insulter le bon curé, et à le calomnier

parmi ses compagnes, mais la charité chrétienne, si sublime dans ses effets, faisait oublier au ministre du Dieu de paix, les injures reçues, pour ne s'occuper que des services à rendre. Après avoir réparé amplement mes forces, et le commissionnaire que l'on avait envoyé pour découvrir ma voiture étant revenu, et l'ayant ramenée, je partis, édifiée d'avoir rencontré dans ce petit coin du globe le modèle de toutes les vertus.

CHAPITRE XXII

et dernier.

Rencontre agréable.

Je poursuivis ma route et m'arrêtai à Luxeuil, ses eaux tout aussi réputées que celles de Plombières, ont l'agrément de causer beaucoup moins de dépense à ceux qui par maladie réelle sont obligés de les prendre; la nourriture y est extrêmement bonmarché. Les médecins beaucoup plus modestes dans leurs prétentions, et sans les logemens qui sont aussi d'un prix très élevé, ce serait presqu'un séjour économique; on y trouve de même les plaisirs du

jeu et de la danse, mais l'élégance des manières, la recherche des parures, sont bien au-dessous de celles de Plombières, et l'on pourrait établir entre ces ceux endroits, la même différence, que celle qui règne entre une ville de province et Paris. Peut-être cela tient-il au genre de société habituelle qui s'y rencontre; les bains sont très commodes, et la police qui y règne fort sage; aussi malgré la liberté dont on y jouit, il est très rare qu'il se passe rien d indécent et un baignant qui se permettrait de tenir une conduite indiscrète, encourrait les désagrémens de l'exclusion. Je suivis les habitudes de cet endroit, et à six heures du matin j'allai me promener dans de vastes salles de différens dégrés de chaleurs, il en est, dont la vapeur sulfureuse m'eût bientôt suffoquée, et j'ai toujours eu peine à concevoir comment des

exhalaisons si désagréables pouvaient rendre la santé, mais tous les raisonnemens que j'aurais pu faire devaient échouer devant l'expérience constante d'un grand nombre d'années, et j'ai vu réellement des paralityques privé de tout mouvement à leur arrivée, et à qui l'usage des douches et des bains, avait rendu la faculté de remuer et d'agir. Dans le nombre des malades que ma curiosité examina, je crus reconnaître une femme bien intéressante, que mes lecteurs se rappelleront peut-être avec plaisir, c'était madame de Gercy, j'eus peu de frais à faire pour en être reconnue. Pendant notre séjour *à l'hôtel de la Corbeille Galante*, madame de Gercy m'avait quelquefois donné de la musique à copier, et elle avait toujours paru distinguer l'artiste, de l'écorce d'indigence qui la couvrait; la moin-

dre liaison devient intéressante, lorsqu'on est fort éloigné de ses foyers, et madame de Gercy parut très satisfaite de voir quelqu'un qu'elle avait légèrement connu à Paris ; ma tenue actuelle annonçait un changement heureux dans ma position, et l'aimable veuve s'informa avec intérêt des causes qui l'avait amené. Sa sensibilité fut vivement touchée des détails que je lui donnai, et la confiance s'étant établie promptement entre nous, je sus à montour ; tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Paris ; un galant homme nommé M. Montluçon, avait su apprécier le mérite de madame de Gercy et par ses soins empressés était parvenu à effacer l'impression que le général avait fait sur son cœur. Soumise pour la seconde fois au joug de l'hymen, une aimable famille lui faisait connaître

les délices de la maternité; et c'était même aux accidens résultant d'une suite de couche qu elle devait son voyage de Luxeuil; des rapports de caractères ayant établi promptement entre nous, une intimité charmante, je prolongeai mon séjour à Luxeuil jusqu'au départ de ma nouvelle amie, dont la résidence était à Sémur petite ville de Bourgogne dont elle me vanta l'agrément; ses sollicitations me déterminèrent à prendre cette route pour revenir à Paris; j'étais encore incertaine où je fixerais mon habitation, et des liens d'amitié étaient trop faits pour faire pancher la balance, pour ne pas saisir d'heureuses possibilités avec empressement; nous partîmes ensembles, et les douceurs de la confiance ne firent qu'accroître la bonne opinion que j'avais déjà de ma compagne

de voyage, une égalité parfaite dans le caractère, rendait sa société charmante, des talens, et même des connaissances faisaient que jamais elle n'éprouvait d'ennui et que souvent elle en épargnait aux autres. J'avais été à même de juger la surface pendant notre voyage, mais huit jours de séjour chez cette aimable femme me firent connaître toute l'étendue de ses bonnes qualités. Chérie de son mari, prodiguant les plus tendres soins à ses enfans; respectée et aimée de ses domestiques, il semblait que sa présence devait animer et embellir le lieu auquel elle donnait la préférence. Déterminée par le charme que me promettait une pareille liaison, Semur me parut réunir tous les agrémens, et je donnai parole à madame de Montluçon de venir m'établir dans un pays dont elle faisait les délices; mes goûts me portaient à

habiter la campagne, et je cherchai à faire une acquisition qui me fut convenable; je trouvai une habitation analogue à ma fortune et à mes goûts, et je formai de suite la résolution de m'y fixer; je craignis même que quelques incidens malheureux ne fissent échouer mes projets de retraite, et après avoir pris les précautions nécessaires pour réaliser mon avoir, je me hâtai de passer l'acte qui devait me ranger de nouveau dans la classe des propriétaires. Un jardin charmant fournit à ma nourriture ainsi qu'à mon agrément; Elisabeth va vendre à la ville le superflu de notre récolte, et ce produit en augmentant mon aisance me fournit les moyens de faire encore quelques heureux; c'est dans cette solitude que probablement ma carrière se terminera à l'abri des orages de la vie et des vissicitudes de la fortune que j'ai si long-tems éprouvées. Madame

de Montluçon m'a confié une de ses filles et son éducation m'occupe de la manière la plus intéressante; cette preuve de confiance m'enorgueillit, et stimule le désir que j'ai d'y répondre dignement; un bien petit nombre d'amis jettent encore quelques fleurs sur la fin de mon existenee; mon ame est calme, et les chagrins multipliés que j'ai éprouvés, semblent n'avoir laissé à mon cœur que la portion de sensibilité qui lui est nécessaire pour s'intéresser au bonheur des autres. Les muses me procurent aussi des distractions précieuses, j'aime à leur rendre hommage et je m'en occupe souvent; mais ce qui m'a fait éprouver un plaisir parfait, c'est de retracer les évènemens qui m'ont si fort affectée. Depuis cinq ans je vis dans cette aimable retraite, et je dois peut-être à mes lecteurs quelques détails sur celle qui a cherché à les intéresser.

Née dans une classe privilégiée, entourée de tout ce qui peut contribuer à rendre l'existence agréable, pendant vingt-cinq ans de ma vie, j'avais épuisé toutes les jouissances de la fortune, les agrémens de la société, les ressources de l'amitié, les délices de l'amour!.. De l'amour dites-vous? — Que cela ne vous surprenne pas; il en est de l'amour comme de la cuisine, tous les goûts trouvent à s'y satisfaire, et tous les goûts sont différens; les uns s'enthousiasment en faveur de l'esprit, d'autres s'extasient auprès d'une jolie figure, un grand nombre n'admire que les belles formes; les uns veulent jouir par les sens, et d'autres tiennent encore plus à la philosophie de Platon qu'à celle d'Épicure; c'est dans cette dernière classe que j'avais trouvé mon mari; avides l'un et l'autre d'aimer, nous n'avions qu'une ame et qu'une pensée, et ja-

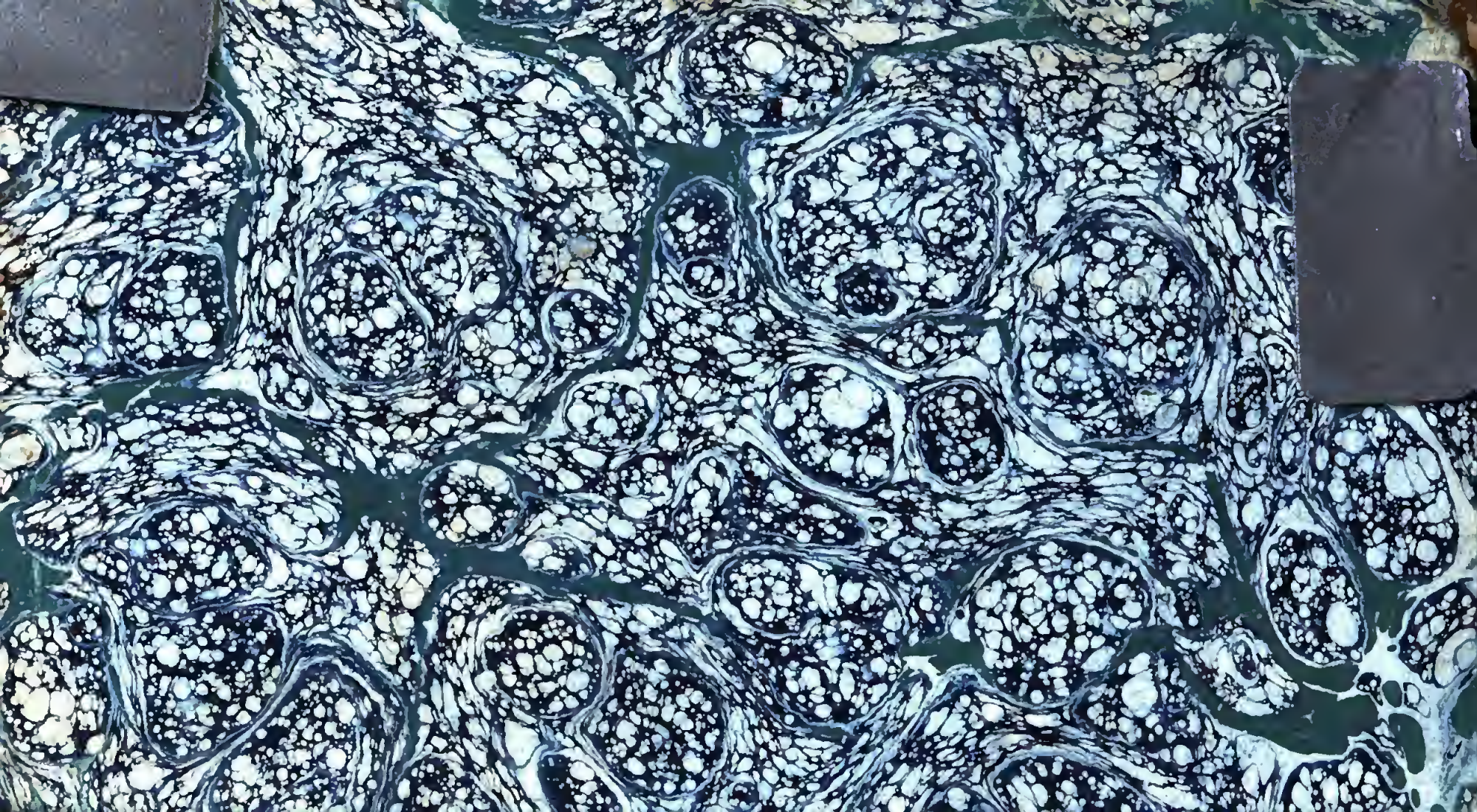
mais la description que St.-Paul a faite des époux heureux ne convint mieux qu'à nous, mais quelle union put résister au torrent dévastateur qui a tout englouti ? Séparés par des évènemens désastreux, l'impitoyable mort établit entre nous son éternelle barrière; ruinée par les suites de la révolution, les seuls biens qu'on ne put réussir à m'enlever furent une bonne éducation, des talens, et cette énergie de caractère qui m'a soutenu dans les positions les plus difficiles ; ayant perdu par la hâche meurtrière la plus grande partie de mes parens et de mes amis, j'ai vu l'adversité sous les formes les plus hideuses et les plus multipliées; que mon exemple console et fortifie les victimes de la nécessité, et qu'il leur prouve, qu'avec l'amour du travail, du courage et de la patience, on parvient enfin à écarter les obstacles qui nuisent à la

tranquillité. A trente-six ans j'avais une santé épuisée par le malheur, et les souvenirs les plus douloureux, il ne me restait pour contrebalancer ces maux, qu'une ame de feu, une imagination ardente, et une gaieté imperturbable, tristes et stériles ressources contre l'appétit et le besoin de souliers; car plus d'une fois j'en ai fait la fâcheuse expérience : mon boucher et mon cordonnier ont toujours refusé inhumainement les plus jolies lettres de change que je leur adressais en vers Alexandrins, et construits d'après l'Art Poëtique de Boileau. J'ai eu de nombreuses occasions de me convaincre, qu'en comptant sur les autres, on était presque toujours trompé, et d'après ce principe j'ai agi conséquemment; j'ai senti que le pain qu'on gagne est moins amer que celui qu'on reçoit, et me roidissant contre la délicatesse de mon tempérament

la fatigue d'une vie extrêmement laborieuse ne m'a pas effrayée ; il est bien juste qu'après avoir été déchirée par tant d'épines, je jouisse enfin d'un peu de tranquillité ; j'ai vu toutes les classes de la société; approfondi tous les replis du cœur humain ; et si l'étude constante que j'en ai faite n'a pas toujours satisfait ma sensibilité; au moins elle m'a laissé matière à de nombreuses réflexions; j'ai remarqué que partout, l'intérêt était le mobile des humains, et si quelquefois l'amour-propre rivalise avec lui; de l'accord de ces deux passions, il peut naître beaucoup de contradictions dans la conduite de l'individu qu'elles gouvernent, mais jamais rien de grand ou de généreux. Mes observations m'ont encore prouvé, que pour être juste il ne fallait pas précipiter son jugement sur autrui, et ma maxime favorite, est de ne jamais cou-

damner sans entendre. Socrate but la cigüe et n'en mourut pas moins innocent. Je vous vois d'ici m'imposer silence et me dire que mes citations vous ennuyent; cependant j'ai bien besoin de vous parler encore de Socrate, et de vous dire qu'il était le plus indulgent des hommes, n'est-ce pas vous dire que j'ai le plus grand désir que vous le preniez pour modèle à mon égard ?

FIN

569127

569127